L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Etudes

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

67me VOLUME. — 18me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 7 (Avril 1905)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

Agent pour l'Allemagne et l'Autriche, G. FICKER, 5, rue de Savoie, Paris — 12, Cruciust, Leipzig

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

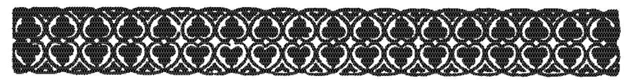
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'Initiation parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Maisons hantées

(*Suite.*)

Nous avons vu que les causes réelles des phénomènes constatés dans les maisons hantées étaient profondément occultes. En effet, si l'étude des faits nous a permis d'écarter l'hypothèse de la fraude, il nous sera facile de nous rendre compte que nous nous trouvons en présence d'une force intelligente, analogue à l'électricité mais non semblable et capable de produire des effets qu'aucune force physique connue ne pourrait permettre d'imiter.

Les causes sont donc dans le plan astral et non dans le plan physique.

Mais les Êtres du plan fluidique surtout lorsqu'ils ne sont plus rattachés à un corps physique, ne peuvent agir sur notre plan qu'en matérialisant, en objectivant pour ainsi dire leurs fluides.

C'est pour cela que dans la très grande majorité des cas, on trouvera toujours un médium, c'est-à-dire un Être (homme ou animal) pouvant extérioriser une grande quantité de force nerveuse et c'est cette force

qui servira aux influences pour agir sur la matière physique.

La hantise peut revêtir des aspects divers. Ainsi, dans certains cas, on voit seulement une forme plus ou moins nette qui se manifeste toujours dans la même chambre, pendant un certain temps, laissant indemnes les autres pièces de la maison. Souvent, c'est l'Esprit d'une personne tuée à l'improviste, ou d'un Être retenu dans l'atmosphère terrestre par l'idée d'une action importante à accomplir. Dans ce cas, le seul dommage fait par la hantise est une terreur plus ou moins vive ressentie par la personne qui couche dans la chambre.

L'Esprit ne peut se manifester en effet qu'à l'aide de la force nerveuse extériorisée, et la perte de cette force qu'il vous soutire produit une sorte de peur physiologique.

Dans d'autres cas, une maison pourra devenir le théâtre de certains phénomènes parce qu'un avare, prisonnier de son trésor, essaya d'empêcher qu'on ne le découvre. Dans ce cas, les manifestations pourraient prendre, s'il y a un médium, un caractère plus ennuyeux.

La hantise prend un caractère beaucoup plus sérieux, plus terrible même dans certains cas lorsqu'elle est le résultat de la haine posthume.

Parfois cela peut être permis, nous en verrons un cas bien observé.

Des hommes vivants, habitués à extérioriser leur corps astral, peuvent aussi, dans un but de vengeance ou de lucre, produire des phénomènes de hantises.

assez dangereux pour entraîner la mort du médium.

Comme cause de lieux hantés nous trouvons encore l'action de ce que l'occultisme a appelé les Élementals, bien que ceux-ci agissent rarement de leur propre mouvement. Le plus souvent lorsque le sorcier ne vient pas lui-même en corps astral, c'est qu'il a trouvé le moyen de se servir des Élementals. Ce sera alors bien plus un magicien noir qu'un sorcier.

Nous allons voir, en résumant et en annotant certains faits, des exemples de ce que je viens de dire. Nous rechercherons ensuite quels moyens l'occultisme pourra employer pour faire cesser une hantise.

(*A suivre.*) G. PHANEG.

PENSÉES

Rien ne résiste à la volonté de l'Homme lorsqu'il sait le vrai et veut le bien.

Vouloir le mal, c'est vouloir la mort. Une volonté perverse est un commencement de suicide.

Vouloir le bien avec violence, c'est vouloir le mal : car la violence produit le désordre, et le désordre le mal.

ÉLIPHAS LÉVY



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

La danse macabre de Saint-Jean de Bâle

Nous empruntons au Correspondant médical *cette étude très intéressante, qui forme un commentaire peu connu de l'Arcane XIII du Tarot.* *N. D. L. R.*

Dans un récent numéro (1) nous avons publié une figure de la danse macabre, d'après Guyot. Elle fait partie de la suite la plus connue, celle qui a été vulgarisée par la reproduction.

Celle que nous donnons aujourd'hui est, assurément, plus curieuse encore. Elle est copiée sur les fresques qui ornaient le mur du cimetière de l'église Saint-Jean, à Bâle. On voit défiler des représentants des différents milieux sociaux : l'empereur, le cardinal, le médecin (placé le troisième, s'il vous plaît), l'usurier, le gentilhomme, la dame, l'abbesse, l'invalide, le ménétrier, le bourreau, le colporteur, le juif, le paysan. Chaque dessin est accompagné d'une légende versifiée, dont certains vers rappellent ceux de notre grand La Fontaine, dans *la Mort et le Mourant* :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

On remarquera que la Mort n'est pas toujours figu-

(1) *Correspondant Médical* du 15 juin 1904.

rée d'après le même type iconographique : elle est tantôt complètement squelettique, tantôt simplement décharnée, tantôt barbue... Elle emprunte même la forme du diable lorsqu'elle parle à l'usurier. Elle est observatrice, découvrant le péché mignon de chacun de ses interlocuteurs qu'elle entraîne sur le gouffre. Elle est béquillarde lorsqu'elle conduit l'invalide, elle est féroce avec le féroce bourreau, elle dit certainement une chanson à boire au pauvre ménétrier... C'est là un document remarquable tant par la variété de l'inspiration de l'artiste que par la philosophie qui s'en dégage.

Cette philosophie, c'est celle qui a dominé le moyen âge : l'égalité de tous devant la mort permet aux pauvres de supporter leurs misères : empereur et paysan seront vaincus par la Camarde, il n'est mortel qui ne puisse y échapper, — philosophie déprimante et pessimiste, au demeurant, car si elle est une consolation, d'autre part elle annihile les énergies et rend l'effort inutile, puisque la Mort implacable viendra tôt ou tard, — la grande niveleuse qui entraîne avec elle les générations vers l'éternité et vers l'oubli.

Docteur Lucien Nass.



Mortel, avec respect contemple ta peinture :
Tels sont ces corps hideux, tel tu seras enfin ;
Ainsi la fleur des champs qui fleurit au matin
Le soir n'est plus qu'un foin aride et sans figure.



La Mort à l'Empereur.

Vous avez trop longtemps, Seigneur à barbe grise,
Ajourné votre repentir.
Allons, disposez-vous : il n'est plus de remise
Et mon fifre discord vous invite à partir.

Réponse de l'Empereur.

Je pouvais, en héros, agrandir mon empire,
Protéger et venger l'humble à qui l'on fait tort ;
Mais au comble arrivé, tout mon pouvoir expire ;
Suis-je encore Empereur ? je ne suis plus qu'un mort.

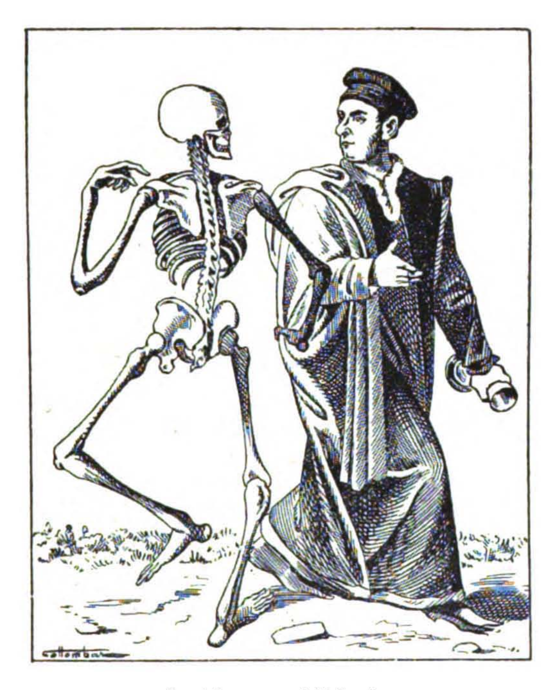


La Mort au Cardinal.

Votre barrette rouge eut des droits dans le monde ;
Mais où je vous conduis, chacun est votre égal ;
Ceux que vos doigts levés bénissaient à la ronde
Vont danser avec vous, Monsieur le Cardinal.

Réponse du Cardinal.

Je devins cardinal par le choix du Saint-Père ;
Le monde sur ma tête entasse les honneurs ;
N'importe, il faut mourir ! mourir, lorsque j'espère
Monter en moins d'un an au faîte des grandeurs !



La Mort au Médecin.

Des morts, dont vos talents ont peuplé mon empire,
Mon squelette mouvant vous offre tous les traits ;
Leur corps du corps humain vous apprit les secrets :
Quelque jour sur le vôtre on pourra s'en instruire.

Réponse du Médecin.

Les deux sexes chez moi venaient avec mystère
M'apporter certaine eau qui m'apprenait leur mal ;
Qui voudra voir la mienne et me tirer d'affaire ? —
Hélas ! il est trop tard : voici l'instant fatal.



La Mort à l'Usurier.

Infâme usurier, âme vile,
Est-ce ainsi que tu suis la loi de l'Évangile ?
Reprends, reprends ton or, et de ce pas, voleur,
Suis les traces d'un guide aussi noir que ton cœur.

Réponse de l'Usurier.

Je me souciai peu de cette loi sévère ;
Je disais : Mon métier produit plus et vaut mieux ;
Et maintenant il faut laisser tout sur la terre...
Que me sert désormais ce commerce odieux ?



La Mort au Gentilhomme.

Relevez donc, seigneur, ce glaive formidable,
Montrez-vous homme encore, et défendez vos droits...
Vain effort! vous allez, châtelain redoutable,
Recevoir sans délai le prix de vos exploits.

Réponse du Gentilhomme.

Maint brave enharnaché d'une armure pesante,
Succombant sous mes coups, a demandé quartier ;
Mais le nouveau champion qui vient me défier
Terrasse sans effort ma bravoure impuissante.



La Mort à la Dame.

Eh ! que me font à moi ton rang et tes aïeux,
Tes traits nobles et fins, l'or de tes blonds cheveux ?
Tout est fini pour toi. Regarde cette glace :
De ton minois charmant reconnais-tu la grâce ?

Réponse de la Dame.

O terreur ! qu'ai-je vu ? Découverte cruelle !
Signe horrible et certain qui me prédit mon sort !
En vain, à ce miroir autrefois si fidèle
Mes traits montrent la vie... Il réfléchit la mort !



La Mort à l'Abbesse.

Dites-nous, Dame Abbesse, honneur du monastère,
D'où vient cet embonpoint qui semble vous gêner ?
Je ne veux rien imaginer :
Mais enfin pour jamais je vais vous en défaire.

Réponse de l'Abbesse.

Au pied du saint autel, dans un pieux accord,
Les vierges du Seigneur et moi-même à leur tête,
Nous chantions tous les jours les hymnes du Prophète.
Oh ! si ces chants divins pouvaient fléchir la Mort



La Mort à l'Invalide.

Pauvre, vieux, impotent, que fais-tu dans le monde ?
Un mortel comme toi n'est pour lui qu'un fardeau,
Mais pour moi, tout est bon; le pauvre dans ma ronde
Danse l'égal des rois : c'est la loi du tombeau.

Réponse de l'Invalide.

Dans ce monde insensible au sort de l'indigence,
Le pauvre estropié n'a jamais eu d'amis ;
La Mort seule veut l'être ; et, grâce à sa puissance,
Dans les rangs des humains je vais me voir admis.



La Mort au Ménétrier.

Çà, quel air allons-nous jouer ?
Quoi ? la chanson du gueux, ou l'air du Pot qui danse ?
Mais le jeu ne vaut rien, il le faut avouer,
Si tu n'y viens sauter pour marquer la cadence.

Réponse du Ménétrier.

Il n'était point de fête où malgré la distance,
On ne me vit porter mon instrument joyeux,
Adieu tous mes profits ! Sa bruyante cadence
Ne doit plus animer ni les danses ni jeux.

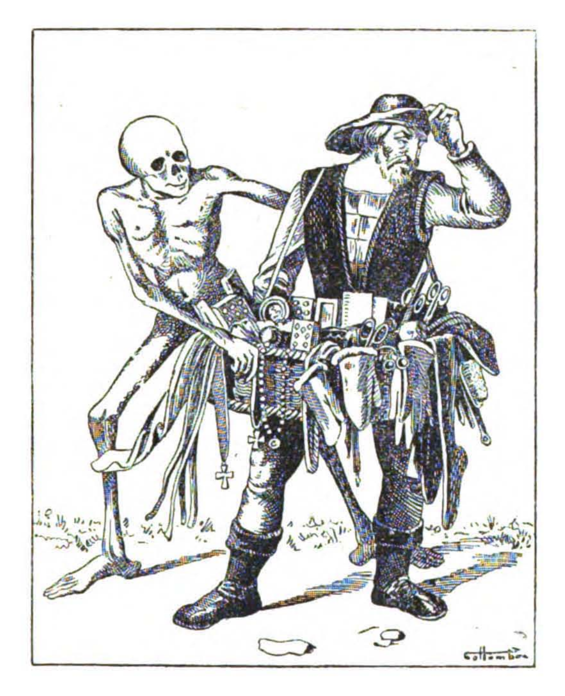


La Mort au Bourreau.

Pendant ta longue vie, tu répandis le sang,
Et c'était là pour moi sacrifice agréable.
Je te voyais, bourreau, de ton glaive sanglant
Abattre la victime, innocente ou coupable.

Réponse du Bourreau.

Oui, je faisais tomber les têtes, rouges fleurs.
Sur elles mon épée s'abattait en cadence.
Mais je n'étais, ô Mort, qu'un valet de seigneurs.
Ce sont eux qu'il te faut conduire dans la danse.



La Mort au Colporteur.

Depuis assez longtemps, docteur en tricherie,
Avec tes riens brillants tu cours par le pays :
Laisse à ton concurrent qui meurt de jalousie
Ton industrie et tes profits.

Réponse du Colporteur.

O combien cette mercerie
Dans mes habiles mains aurait fructifié !
O Mort : attends du moins, attends, je t'en supplie,
Que mes débiteurs m'aient payé !

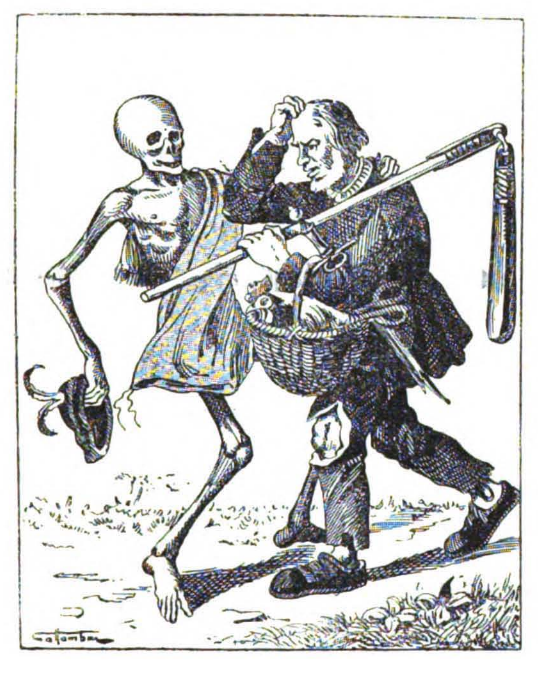


La Mort au Juif.

Malheureux Juif, hâte-toi de me suivre !
Ton peuple ôta du nombre des vivants
Celui par qui tout homme doit revivre :
Viens, ton erreur a duré trop longtemps.

Réponse du Juif.

Maître et docteur dans la Sainte-Écriture,
Dont je n'ai su pour moi tirer que du venin,
Je m'occupai beaucoup d'une coupable usure,
Et fort peu du sauveur promis au genre humain.



La Mort au Paysan.

Sous le poids du labeur et d'un dur vasselage
Tu ne gémiras plus ; je viens t'en décharger ;
Donne-moi ce fléau, ce sabre, ce bagage :
Sans perdre un seul instant je veux te soulager.

Réponse du Paysan.

Il est vrai, je souffrais ; mais, ô Mort, Mort terrible !
Le sort le plus cruel vaut encor mieux que toi ;
Rends-moi mon bien, mes maux, ma carrière pénible ;
Eh ! quel cas ferais-tu d'un vilain tel que moi ?

ÉTUDE COMPARATIVE

DES

Thérapeutiques, Magnétiques, Magiques, Théurgiques

Ces pages sont des pages fermées. Le petit nombre des simples seul les comprendra car elles ne sont pas écrites pour ceux qui savent quelque chose, mais pour ceux qui savent qu'ils ignorent tout. Qu'on ne croie pas que leur obscurité viendra des termes par trop techniques que nous y voulons employer. Loin de nous la pensée d'embrouiller volontairement le lecteur. Nous ferons tout pour être clair, mais bien des yeux sont ouverts qui ne voient pas.

Ceci vient moins par notre faute que par la défectueuse éducation que nous avons reçue.

Nous n'apprenons plus à voir que les phénomènes ultimes de la nature. Le fait matériel seul nous intéresse par sa brutalité et sa grossièreté. Parce qu'il est tangible, nous consentons à l'admettre, surtout s'il cadre avec nos théories. Mais nous avons la paresse souvent et l'impuissance de remonter au plan des causes secondes où s'élaborent les phénomènes que nous enregistrons. Nous regardons les choses par leurs petits côtés. Les détails nous absorbent et par leur

multiplicité nous déroutent. Nous avons des yeux myopes : c'est notre premier mal.

D'autre part, nous ne savons plus attendre. Nos découvertes sont hâtives et mal venues, nos théories chancelantes et incomplètes. Nous cherchons moins pour prouver que pour attacher notre nom à quelque chose, à moins que ce ne soit pour attacher quelque chose à notre boutonnière. Non seulement nous voyons petitement les petits côtés des choses, mais nous sommes petits nous-mêmes. Et il en sera toujours ainsi tant que l'anonymat scientifique n'existera pas et que l'individu voudra éclipser la collectivité.

C'est là notre second mal.

Et celui-là est grand. Nous sommes pressés. Nous voulons achever, au cours de notre vie le travail entrepris ; cela nous fait reculer devant l'œuvre trop longue. De nos efforts, nous rejetons volontairement la coopération de ce facteur : la Durée, qui est une des forces irrésistibles de la nature. Nous sentons si bien que nos enveloppes sont éphémères ! Nous négligeons un facteur dans nos calculs, c'est pourquoi nos résultats sont faux. Ceci doit s'entendre dans l'ordre matériel. Dans l'ordre philosophique, ne sachant pas, ne voulant pas nous abstraire des contingences physiques, nous exigeons la preuve immédiate et matérielle des lois qu'on peut nous énoncer. Là non plus, nous ne savons pas regarder avec patience devant nous se lever les voiles de l'Isis mystérieuse ; nous y portons une main inconsciemment sacrilège.

Nous voulons prendre, alors qu'il faudrait attendre qu'on nous donne. Mais nos efforts sont vains : l'in-

violable nature se garde de nos atteintes profanatrices et le peu que nous lui dérobons, bribes de découvertes et particules de lois, forme un amas amorphe où rien ne se tient, où tout se disloque, où le moindre fait nouveau jette la perturbation et la ruine. Et pourtant nous sentons que tout s'enchaîne, que tout est admirablement coordonné et régi par des lois simples.

Nous sommes un peu comparables à des maçons ayant en mains les matériaux nécessaires à l'édification d'un temple harmonieux, mais ne possèdant ni le plan ni les règles de construction de ce plan. Après bien des efforts, ils construiront peut-être quelque chose : une bâtisse grossière où toutes leurs pierres trouveront place, mais si difforme et si laide qu'il faudra tout refaire le jour où les plans du temple se retrouveront. A peine si peut-être quelque pilier, quelque coin de mur ou quelque arcade pourront de ci, de là, s'utiliser pour le nouveau palais. Et ce seront pourtant les mêmes pierres qui serviront. Mais leurs rapports auront varié.

Ceci n'est qu'une analogie ; mais elle s'applique très exactement à l'état de la science moderne et particulièrement à tout ce qui concerne l'art de guérir.

La médecine, comme les autres sciences, s'est perdue dans les détails, puis elle s'est isolée. Elle a progressé et grandi par elle-même, ne suivant que de loin la marche générale du savoir humain. Ceci est une faute. Le thérapeute devrait avoir une science presque universelle, car l'homme est tellement lié à l'univers que le moindre phénomène cosmogonique réagit sur

lui d'intense façon. Les saisons, les phases lunaires, les variations atmosphériques ont leurs réactions sur tous. Qui va s'en préoccuper ? Qui va imaginer que certaines maladies chroniques ne devraient se traiter qu'à certaines périodes de l'année et qu'il faudrait peut-être entourer le malade de minéraux et de végétaux variables suivant son tempérament et son mal. Ces choses ne sont même plus soupçonnées aujourd'hui et leur lecture met sur ta lèvre, lecteur, le sourire énigmatique de l'ironie bienséante. Pourtant les anciens avaient cette simplicité de croire à tout cela et d'en rechercher les lois. Il est vrai que « les anciens » cela forme une référence un peu vague et qu'il est de bon ton de ne pas admettre.

Pourtant que de choses intéressantes ils pourraient nous apprendre si notre dédain était moins grand et si nous prenions la peine d'étudier leur œuvre avec patience et bonne volonté ! Et comme en comparant ce qu'ils connaissaient avec ce que nous savons, nous pourrions à leur lumière, éclairer notre obscurité ! Car s'il est incontestable que nous savons beaucoup de détails qu'ils ignoraient, eux possédaient un esprit de synthèse qui nous fait complètement défaut. Grâce à leur méthode, ils suivaient une route toujours sûre, tandis que nous marchons au petit bonheur du fait nouveau.

Nous n'avons pas la prétention d'appliquer intégralement dans ce travail les méthodes des anciens ni d'adapter toutes leurs idées. Pourtant, au cours de notre très modeste expérience, nous avons pu vérifier assez de leurs données pour exposer, comme base

de ce travail, des théories qui empiètent singulièrement sur les leurs. Ce sont celles, si connues, de la constitution de l'homme dans ses analogies et ses rapports avec l'univers. Il nous sera plus facile alors d'examiner les causes des perturbations de tous ordres qui manifestent la maladie et finalement, de voir comment on y peut porter remède, de quel genre doivent être nos efforts et de quelle efficacité possible.

Constitution ternaire de l'Homme physique.

On sait que l'homme n'est pas un être simple. Au point de vüe strictement anatomique, c'est un ensemble d'organes se rattachant aux trois fonctions essentielles de l'être : la Digestion, la Circulation et l'Innervation.

Ces organes ne sont pas répandus au hasard dans l'organisme, ils sont, au contraire, répartis en trois groupements :

1° Dans le ventre pour la digestion et l'assimilation ;

2° Dans la poitrine pour la respiration et la circulation ;

3° Dans la tête pour l'innervation consciente ou inconsciente.

J'entends immédiatement les objections :

— Il y a des nerfs partout, dit-on. Notre peau et nos muqueuses respirent. La bouche est un des organes digestifs essentiels et se trouve dans la tête.

— Ceci est vrai. Mais c'est une chose que nous voulions signaler aussi. Si la masse des organes de la digestion se trouve centralisée dans le ventre, il ne

s'ensuit pas qu'ils y soient seuls. Bien au contraire, le ventre a sa circulation et sa respiration : reflet de la circulation et de la respiration principale. Il a aussi son innervation particulière, centralisée dans ses plexus et qui sont le reflet de l'innervation centrale.

Et les autres présentent la même disposition qu'on peut résumer dans le tableau suivant :

Innervation	**Tête**	**Cerveau et Cervelet**
	Reflet de la poitrine	Fosses nasales et annexes
	Reflet du ventre	Bouche et annexes
Respiration et Circulation	Reflet de la tête	Moelle et sympathique
	Poitrine	**Poumons et Annexes**
	Reflet du ventre	Circulation lymphatique et chylifère
Digestion	Reflet de la tête	Plexus sympathique
	Reflet de la poitrine	Circulation du chime
	Ventre	**Estomac et Annexes**

On peut donc dire que le ventre, la poitrine et la tête sont trois organismes distincts et complets par eux-mêmes et reflets l'un de l'autre. On pourrait même ajouter que leur unique fonction est de digérer.

Le *Ventre* emprunte les aliments aux trois règnes et les transforme, en les débarrassant de leurs scories grossières, en un liquide plus riche : *le chyle*.

La *Poitrine* digère à son tour ce liquide et le su-

blime en quelque chose de plus riche encore où la vie est concentrée sur un support matériel minimum : *le sang*.

Au *Cervelet*, une dernière transformation se fait, qui libère définitivement la Vie et la jette dans l'organisme tout entier, sous forme de force nerveuse, la force même qui fait mouvoir et fonctionner le Ventre, la Poitrine et l'Ancéphale.

L'organisme matériel apparaît donc comme une usine triple extrayant de l'ambiance, la force nerveuse dont elle vit.

Les Corps subtils.

DIVISION SEPTENAIRE DU CORPS ASTRAL

Mais ce n'est pas tout. Derrière cet agrégat matériel organique, il y a cette chose encore impondérable : la Vie. Le corps la manifeste, mais ne la constitue pas. Et encore sous ce vocable, *la Vie*, faut-il entendre tout ce qui achève de constituer l'être intégral, l'organisme physique étant excepté : c'est-à-dire la vie *organique*, la vie *sentimentale*, et la vie *mentale*. Pour peu qu'on y regarde attentivement, il se trouve donc que le corps physique devient une quantité relativement restreinte par rapport à l'homme complet. En effet, il n'est plus que le point d'appui du centre organique de la vie. Mais il y a deux autres centres encore, l'un spirituel, tout à fait opposé au premier, l'autre animique et médian qui relie ces deux extrêmes.

Ces trois centres et leurs fonctions devraient être

connus du thérapeute. Ils ont, en pathologie, une importance extrême.

Mais ce serait une fort grave erreur de penser que les deux centres de Vie dont nous venons de parler soient simples comme leur énoncé. De même que le corps exprime un ensemble anatomique et physiologique extrêmement complexe, de même ces deux organismes subtils et complémentaires qui se superposent à l'organisme matériel, offrent, eux aussi, une série d'organes et de fonctions compliqués.

Nous allons essayer d'en donner une idée.

L'Homme, avons-nous dit, est triple et comprend :

1° Un centre spirituel ou *Esprit* à qui sont dévolues les hautes aspirations de l'être, la pensée, la raison, l'amour ;

2° Un centre animique ou *Corps astral* à qui sont réservés les mouvements passionnels, irréfléchis et les circulations vitales ;

3° Un centre organique ou *Corps physique* à qui sont données les facultés d'organisation matérielles et de réalisation vitales.

Pourtant, si l'on veut y prendre garde, on constatera que le corps physique lui-même reflète l'être tout entier et possède, lui aussi, des substances qui s'échelonnent et sont les analogues de l'astral et de l'esprit.

S'il est vrai qu'on peut classifier les éléments anatomiques en trois groupes principaux :

Tissus osseux,
— cartilagineux et musculaires,
— nerveux,

et qui donnent déjà comme un vague aperçu de la division trinitaire dont nous parlions; il n'est pas moins certain qu'en regardant d'un peu près les éléments physiologiques, on parvient à la même indication.

Notre être ne se compose-t-il pas d'un substratum physique (*corps physique proprement dit*) que dirige un cerveau (*reflet de l'esprit en physique*) par l'intermédiaire d'un système respiratoire et circulatoire admirable (*reflet de l'astral en physique*).

C'est la division que nous avions signalée tout à l'heure en :

Tête — reflet de l'esprit;
Poitrine — — de l'astral;
Ventre — — du corps.

(*A suivre.*) Ed. Dace.

PENSÉES

Simples soldats d'une grande cause, pauvres garçons de ferme du Grand Fermier, nous aspirons à établir le domaine de Notre Seigneur là ou règne le Prince de ce Monde, le Dieu d'Argent et d'Égoïsme qui guide la plupart des êtres terrestres. Et, dans cette action, nous savons que nous ne pouvons rien par nous-mêmes, écrasés par nos fautes et notre ignorance sans l'assistance d'En Haut.

Tableau naturel. L.-Cl. de Saint-Martin.

L'Idée de la mort en Extrême-Orient

Les Chinois.

Les invités sont là, près la maison mortuaire, déambulant lentement, et l'on ne saurait, en les voyant, d'où vient cette mystérieuse angoisse qui vous étreint, qui vous oblige à regarder cette procession nocturne, où des *mains* agitent mécaniquement les toutes petites lanternes multicolores qui semblent rythmer la lugubre et triste mélopée que des *voix* scandent d'un timbre étrangement monotone !

O la monotonie de ces voix, l'étrangeté suggestive de ces voix!

Que crient-elles, que veulent-elles, qu'appellent-elles dans la nuit noire et silencieuse? Elles évoquent tout simplement l'âme d'un mort, l'âme de leur trépassé, et, jusqu'au matin, elles clameront, elles voudront, elles appelleront. Mystérieuse coutume, mystique cérémonie écloses dans les conceptions d'un enfantin spiritualisme.

Mais l'*âme ne répondra pas*, et la faiblesse des vivants seule s'intensifiera dans cette cérémonie ; et quand l'aurore zinzolinera ce petit bout d'espace oriental, toutes les *voix* se tairont, toutes les mains disparaîtront soudainement.

Qui saurait chanter ces craintes superstitieuses, ces angoisses surnaturelles? Qui saurait dépeindre l'épouvantable cauchemar de ces êtres qui vont et viennent dans l'étroite chambre funèbre, craintifs et lamentables, tant ils sont persuadés que l'*âme du défunt* est encore là, *qu'elle est* près d'eux, autour d'eux, au-dessus d'eux; *qu'elle* est là, puissante et redoutable. C'est pourquoi toutes les prières seront pour *la* supplier, tous leurs chants pour *la* chanter, toutes leurs larmes pour *la* pleurer, tous leurs actes pour *la* servir.

« Et l'onde du lac familier gardera les trois pièces de monnaie qui permettront de laver le visage du mort, de le vêtir de ses accoutrements les plus somptueux, quand sa tête reposera sur le malicieux Coq-fétiche. »

*
* *

Les Chinois ont des *chants funèbres*, lamentations déchirantes, mélopées incessantes, qui sont inscrits ou gravés sur des tables de pierre exposées en public.

Ce peuple renfermant sa religion dans le *culte des aïeux*, depuis l'antiquité, les funérailles s'y font avec beaucoup de faste et ressemblent aux processions catholiques. Les cercueils sont sculptés ou dorés, et un fils bien élevé fait cadeau à son père, de son vivant, d'un beau cercueil qui deviendra l'objet de la vénération des parents.

Quand le membre d'une famille est mort, on envoie des exprès l'annoncer à tous les parents, et l'on

suspend en dehors de la porte de la maison un écriteau contenant les noms, âge, rang et dignités du défunt.

Les enfants vêtus de blanc (couleur du deuil) arrivent bientôt, s'assoient par terre et entourent le corps en pleurant.

Le chef de la famille met dans une coupe de porcelaine deux petites pièces de monnaie en cuivre qu'il porte aussitôt, entouré de ses amis, à quelque lac ou puits en dehors de la ville, dans lequel il les jette. Il prend ensuite un peu de cette eau, avec laquelle il retourne à la maison mortuaire, où l'on procède à la cérémonie de l'ablution du cadavre.

Le corps du défunt, après cette cérémonie, est revêtu de ses plus riches habits et placé dans le «cercueil d'apparat», dont les Chinois prennent tant de soins qu'ils le font souvent confectionner pendant leur vie. Ce cercueil est ordinairement couvert de damas, de soie blanche ou de tout autre riche étoffe sur laquelle sont représentés les armes ou insignes de la famille.

Après trois semaines ou un mois, on procède aux funérailles.

A une certaine division d'une certaine lune, les funèbres porteurs enlèvent le cercueil du défunt. On relit pour la dernière fois les inscriptions monumentales, qui chargent les grandes banderoles rouges et vertes, cadrant l'étroite porte du pavillon funéraire, et le cortège se prépare.

Les bonzes sont, de droit, maîtres des cérémonies, et, après avoir assigné à chacun son rang, le défilé

commence. Ils ouvrent la marche en chantant, d'un ton lugubre, les louanges en faveur du défunt. D'autres les suivent en jouant de divers instruments.

Avec l'effrayante cacophonie d'une musique bizarre, le cortège se met en marche sous la conduite d'un maître de cérémonie qui agite à gauche et à droite l'énorme bonnet de feutre rouge qui le coiffe, tant les coups qu'il prodigue à son gong sont puissants et prolongés.

Et le cortège va déambulant, la musique cacophonant avec rage, le gong résonnant avec fureur; et ce sera partout que bannières, oriflammes, parasols multicolores, drapeaux bariolés où grimacent de fantastiques dragons.

Et le cortège va toujours.

Il va, maintenant, suivi d'une légion de mendiants qui cacheront leurs sordides loques sous de longues souquenilles vertes, piquées de rosaces rouges et blanches, qui cachent aussi leurs faces enluminées sous d'immenses chapeaux où tremblottent de touffus panaches rouges. Il continue, le cortège, suivi d'une foule de serviteurs chargés de vases, d'aiguières, de plats en argent, d'objets prodigieusement bariolés, représentant des pirogues, des chars, des femmes, des cavaliers qui suivent les âmes des trépassés dans le pays des ombres.

Et derrière le coq symbolique, majestueusement, suit, oscillant sur les épaules meurtries des porteurs, le monumental corbillard, avec ses colonnettes torsadées, son dôme bariolé, ses bois serpentés de cou-

leurs symboliques, avec ses volumineuses boules d'or qui cadrent le funèbre cercueil.

Qui n'a vu ces cercueils, où l'imagination maladive d'un sculpteur s'est complue à jeter avec débauches, des têtes grimaçantes, des gueules aux langues de feu, des fauves ailés, de monstrueux reptiles, de gigantesques oiseaux, se tordant sous des gazes empierrées, sous des lamées de broderies, sous d'éblouissantes scintillations solaires!

A l'inhumation du corps, les assistants font de nouveau entendre des gémissements et des lamentations, puis déposent des boucles de cheveux ou des objets divers dans les urnes funéraires.

Les tombeaux sont toujours situés sous quelque monticule et quelquefois près des bords d'une rivière. Ils sont enclos d'un mur ou entourés de pins ou de cyprès.

Ceux des hauts mandarins ou des princes du sang sont des constructions magnifiques dans lesquelles se trouve une table de marbre blanc poli, très longue et très large, qui supporte deux grandes cassolettes à parfums, deux autres vases et deux candélabres; les classes pauvres se contentent d'élever un petit tertre de terre au-dessus du cercueil.

Avant de se séparer, le cortège boit et mange autour du corps, et les parents demandent aux assistants de leur faire l'honneur de venir tous les ans effectuer sur le tombeau des sacrifices de chèvres, de porcs et de volailles.

Les sacrifices pour les ancêtres ne se font que jusqu'à la quatrième génération. Ils ont lieu chaque

année à époque déterminée, près d'un temple préparé *ad hoc*, orné des tablettes et des portraits des ancêtres.

On place là des tables, sur lesquelles on pose des viandes apprêtées, des fruits, des fleurs, des pastilles de senteur.

Avant de commencer les sacrifices, les assistants poussent trois cris mystérieux en forme de gémissements.

Les cérémonies sont marquées dans un rituel : on doit ouvrir de nouvelles portes pour faire sortir d'une maison le corps du défunt et la refermer ensuite avec la plus grande précaution, sous prétexte qu'étant obligée de passer continuellement par le même passage, la douleur est trop longtemps entretenue par le souvenir du mort.

Le deuil ordinaire dure trois années, pendant lesquelles les parents ne peuvent exercer aucune charge publique.

Ils sont contraints de changer d'appartements et de meubles, de se vêtir de haillons ou de vêtements grossiers, de coucher sur de mauvais lits, et ces rigueurs sont considérées par eux comme pour reconnaître la peine et l'embarras qu'ils ont causé à leurs parents pendant leur enfance.

Une autre cérémonie, non moins bizarre, est ce qu'ils appellent le *mariage des morts*.

Quand un homme passe de vie à trépas, sans avoir contracté mariage, sa famille, craignant pour lui une existence pénible dans la vie future, cherche une compagne pour le trépassé.

Elle fait en sorte de découvrir une morte récente dont les parents, pour les mêmes raisons, désirent également une union immédiate. Et le mariage se fait.

On échange entre les familles des congratulations, comme s'il s'agissait d'un mariage naturel, puis quand on est tombé d'accord, on procède au mariage des cadavres, en les plaçant côte à côte dans la même bière.

Après la cérémonie, l'on porte le lit nuptial funéraire en plein air, où il reste exposé indéfiniment.

Et la cérémonie se prolonge (ainsi que le veut le Savant ou Foug-Choué), avec ses cris stridents, ses mélopées gutturales, ses évocations douloureuses, ses symboliques sacrifices jusqu'à une *certaine* division d'une *certaine* lune.

Les Tartares.

La Tartarie est située dans la partie occidentale de l'Asie, bornée au nord par la Sibérie et à l'est par l'Empire chinois.

Les Tartares mettent dans le cercueil du mort des maisons en papier doré, des ustensiles de cuisine et des projets de construction, se basant sur l'immortalité de l'âme et sur l'assurance que les trépassés auront à travailler dans l'au-delà.

Ces documents sont placés dans le cercueil pour que le défunt les utilise dans sa nouvelle installation.

Corée.

Le royaume de Corée est tributaire de la Chine, mais les mœurs en diffèrent d'une façon absolue. Il relève de la Chine, tout en étant indépendant dans son administration intérieure. Sa langue diffère du tartare et du chinois, tout en s'écrivant avec des caractères chinois. La partie occidentale du royaume est bordée d'une infinité d'îles connues sous le nom d'*archipel de Corée*.

Dans le royaume de Corée, on a la dévotion de la mort.

Lorsqu'un homme libre y rend le dernier soupir, ses enfants prennent le deuil pendant trois ans. Dès ce moment, ils doivent vivre avec austérité, ils ne peuvent plus habiter avec leurs femmes, car les enfants qui naîtraient pendant cette période de trois ans seraient réputés illégitimes.

L'habit de deuil est une longue robe de chanvre ; un long bâton qu'ils tiennent à la main désigne qu'ils sont en deuil ; une canne marque la mort d'un père ; un bâton, celle de la mère. Tant que dure le deuil, il ne leur est pas permis de se laver.

Ces usages se sont tellement perpétués que jamais une exception ne vient contrecarrer la règle.

Formose.

L'île de Formose est aussi tributaire de la Chine. Elle est séparée de la Chine par le détroit de Formose et le grand océan Indien.

Lorsque les Formosiens s'aperçoivent que le malade est à l'agonie, ils lui présentent à boire et la manière dont ils s'y prennent pour l'aider à s'humecter la bouche achève de l'étouffer. Dès que le patient est trépassé, on va battre du tambour à sa porte, pour en instruire le public.

Les parents et les amis s'assemblent ensuite pour boire à la santé du mort. Ces sortes d'assemblées se terminent par une ivresse générale.

Dans une caste particulière de l'île, lorsque le malade est en danger, on lui passe un nœud coulant autour du cou, on le soulève assez pour que ses pieds ne puissent toucher la terre et on le laisse tomber.

Tong-King (Tonkin).

Le Tonkin est une ancienne province chinoise et resta vassal du Céleste Empire, même après s'être donné des rois indigènes.

Lorsqu'un Tonkinois expire, les parents recherchent avec l'exactitude la plus scrupuleuse si un des proches du défunt n'est pas venu au monde à pareille heure, ce qui serait un mauvais présage pour ses descendants.

Dès que le cercueil est exposé, les parents se prosternent devant et y renouvellent chaque fois des cris et des lamentations.

Le cercueil est ensuite placé sur quatre pieux, dans une chambre de la maison, où l'on vient offrir au mort trois fois le jour toutes sortes d'aliments. On entretient autour de lui des flambeaux et des lampes et l'on brûle des parfums et des papiers dorés repré-

sentant des éléphants, des chevaux et des ustensiles de courses.

C'est au bruit des tambours et instruments de musique que le convoi se rend au tombeau.

Pégu.

Pégu est une ville de l'Inde transgangétique.

Les Pégusiens portent leurs morts en rase campagne, sur un brancard surmonté d'un dôme en forme de tour. Ce brancard est couvert de bambous proprement dorés et il est porté par seize hommes.

Le corps est placé sur un bûcher, où le parent le plus âgé doit mettre le feu.

On retourne ensuite au logis mortuaire, où les parents du mort régalent les assistants pendant deux jours.

Le grand deuil de ce peuple consiste à se faire raser la tête, tant homme que femme ; et les hommes estiment à tel point leur chevelure que certains en meurent de dépit.

Arrakan.

Le royaume d'Arrakan est une presqu'île en delà du Gange, entre le Bengale et le Pégu. Ses habitants ressemblent aux Chinois et suivent la religion de Bouddha.

Sitôt qu'un Arrakanois meurt, on place le corps au milieu de ses appartements pendant que ses parents font le guet et battent fortement sur de grands bassins de cuivre pour éloigner, par le bruit, les mauvais esprits qui guettent les cadavres.

On fait le festin mortuaire et l'on expose publiquement le trépassé. On porte ensuite le corps en pleine campagne, on le dépose sur un bûcher et l'on y met le feu.
On chante des litanies pendant la cérémonie.

Siam.

Le Siam est borné au nord par la Chine et à l'est par la Cochinchine. La religion de Bouddha y domine.
Dès que le malade a rendu le dernier soupir, on l'enferme dans une bière de bois vernie et quelquefois dorée. On l'expose dans la maison pour le garder quelques jours. Il est entouré de bougies allumées et l'on brûle des parfums.
Les parents vont alors chercher le lieu le plus propice pour y faire brûler le défunt.
Le convoi part ensuite de grand matin au son de divers instruments et une fois arrivé au lieu choisi on brûle le cadavre sans grande cérémonie.
Les restes sont recueillis chez les parents, qui les gardent dans des urnes spéciales.
Les Siamois n'ont point de deuil obligatoire ; c'est en proportion de la douleur qui les pénètre qu'ils font retentir leurs gémissements.

Les Japonais.

Les Japonais sont un mélange de la race mongole (vaste région de l'Empire chinois) et de la race malaise (partie orientale de l'Océanie). Quelques chefs japonais prétendent descendre d'envahisseurs blancs, venus de fort loin, qui auraient fait la conquête du Japon à une époque très reculée.

Au Japon, on ne pleure pas publiquement les morts et lorsqu'une personne est surprise à pleurer un être cher, elle s'excuse en ces termes de son explosion de larmes ou de la faiblesse de ses nerfs : Pardonnez mon égoïsme et mon impolitesse.

Au contraire, et dans certains jours fixés par la famille du défunt, on exécute une danse pour mettre un peu de joie dans l'âme du mort. Un portrait ou une statuette de cire le représentant est déposé sur une table, autour de laquelle on chante en dansant.

Lorsqu'un Japonais trépasse, le corps du défunt est mis dans un riche norimon superbement orné. Le mort est assis, la tête un peu penchée en avant et les mains jointes comme s'il priait.

Le norimon est soutenu par quatre porteurs.

On le conduit de la sorte à un bûcher construit dans une fosse creusée au milieu d'un champ, fermé par quatre murailles et dans l'enceinte desquelles on n'entre que par des portes ouvertes pour la circonstance.

Deux tables sont placées aux deux côtés de la fosse, l'une est couverte de toutes sortes de rafraîchissements, l'autre est occupée par un grand brasier, dans lequel on jette de petits morceaux de bois de senteur.

Lorsque le corps est arrivé dans l'enceinte, on le place au milieu du bûcher avec le norimon sur lequel il est porté, et l'on met le feu au bûcher à l'aide d'une torche. On répand de l'huile au milieu des flammes et l'on y jette des parfums.

Dès que le corps est consumé, les parents entourent la table où est le brasier et rendent, à genoux, des adorations à l'âme du mort.

Le lendemain, les parents et amis du trépassé se rendent au bûcher pour y recueillir les cendres et les os du mort, puis les enferment dans une urne de vermeil.

Cette urne reste à l'endroit même où était le bûcher, couverte d'un voile noir plus ou moins riche.

Sept mois après les funérailles, on recommence les mêmes cérémonies, qui se renouvellent encore une fois au bout de sept ans.

Les Japonais regardent la mort comme un passage qui conduit au bonheur absolu.

Les hauts dignitaires ont des *chercheurs de sépulture* qui se font payer pour rechercher des sites ou des cavités originales pour cadavres.

Les Japonais ornent les urnes funéraires de larges bandes de papier et de lanternes multicolores pour que l'illumination soit aussi claire et aussi brillante que possible. Ils mettent aussi, dans un vase spécial, une provision d'argent pour le passage du Styx et chantent, le jour de la *fête des lanternes*, le « chant des trépassés ».

ÉTIENNE BELLOT.

Pensées

Je renvoie au Soleil les âmes immortelles
Dont l'Esprit a gagné ses ailes
Pour s'enfuir du torrent des Générations.
Autrement, au fond de l'espace,
Je les noue à la Femme et leur Destin repasse
Dans le jeu de mes tourbillons.

La Lune (Juin 93). SAINT-YVES D'ALVEYDRE.

Les Gamahés, et le grand illuminé Louis Michel, de Figannières.

Les articles sur les *Gamahés* parus dans l'*Initiation*, signés une première fois par notre éminent frère le docteur Marc Haven et tout récemment par M. Lecompte, nous incitent à parler encore d'un auteur illuminé, voyant prodigieux, malheureusement trop peu connu : Louis Michel, de Figannières, le paysan du Var, comme il s'intitulait lui-même.

Ses très remarquables ouvrages ayant pour titres *Clef de la Vie* et *Vie Universelle*, renferment sans recherches de grands mots scientifiques ou de termes occultes, les plus belles choses, mises ainsi à la portée de toutes les intelligences, de toutes les compréhensions pour peu qu'on veuille les lire avec un peu d'attention.

On ne peut en faire une analyse, car ils contiennent en résumé la science totale de la Vie ; il est donc préférable de les lire, car ils permettent au lecteur de lever l'un après l'autre les voiles d'Isis sous lesquels semblent vouloir se cacher les secrets de la Grande Nature.

Ce que l'on y découvre surtout c'est la certitude d'une vie intense, aussi bien dans les plus grands

mondes de l'espace que dans la plus infime partie de matière que l'on puisse imaginer.

Dieu étant la Vie même et tout ce qui existe venant de Lui, il s'ensuit que les plus grands Mondes matériels de l'Espace, qu'ils soient solides, liquides, gazeux, radiants, éthérés, sont formés chacun d'une agglomération d'êtres de leur spécialité, ayant la vie, comme la plus petite partie de cette même matière est elle-même un être vivant ayant sa mission spéciale et doué par conséquent d'une certaine intelligence.

Si cet infiniment petit être restait seul isolé, il n'aurait qu'un très faible pouvoir, d'où la nécessité de s'unir à un autre être de sa catégorie, puis à d'autres de ces mêmes êtres s'il veut progresser. Si ces petits êtres ainsi réunis veulent encore accroître leur force et leur intelligence, il est nécessaire que leurs efforts soient dirigés, coordonnés par un d'entre eux, le plus fort, le plus intelligent, élu chef. Ce chef est une âme élémentale dirigeant d'autres âmes élémentales.

Et cela se continue ainsi de groupements en groupements jusqu'à ceux qui ont servi à former notre Terre et les plus grands Mondes ; de sorte que chaque monde a une âme directrice ayant en sous-ordre d'autres âmes directrices dans chaque domaine particulier : minéral, végétal, animal, homme animal, homme spirituel.

Dans la partie la plus grossière, la plus arriérée de chacun de ces domaines particuliers se trouve la *voirie* spéciale du domaine : voirie dans laquelle se tiennent en souffrance, en attente, en léthargie de

malheur, tous les êtres qui viennent du sommet d'un domaine moins élevé, ou tous ceux qui y sont rejetés d'un domaine supérieur comme impropres à évoluer pour le moment dans ce domaine; de sorte que, en évoluant, chaque être passe des sommets d'un domaine inférieur dans la voirie du domaine immédiatement supérieur.

Ainsi, le domaine le plus inférieur de la Terre est le règne minéral; la voirie de ce règne est la roche au-dessus de laquelle se trouve la terre végétale d'abord, puis les métaux qui sont les nerfs de la Terre. Le règne minéral est lui-même la voirie du règne végétal, et ainsi de suite.

Les détritus, les engrais qui nous paraissent être de la voirie la plus inférieure, sont cependant composés d'êtres plus évolués que ceux qui se trouvent dans le roc et même dans la terre végétale, puisqu'ils leur sont adjoints pour exalter leur force afin de les pousser à l'évolution à travers le végétal planté ou semé dans le sol. Ces détritus, ces engrais, malgré leur apparent état de putréfaction, ne sont donc pas autre chose que des êtres venant aider leurs frères à progresser, à évoluer!

Or dans chaque domaine il y a ainsi des êtres qui descendent des degrés supérieurs dans les séries inférieures, obéissant à la grande loi d'amour, pour aller porter la force, la lumière, l'intelligence aux frères qui y sont restés en retard, en perdition, en souffrance : ces êtres bienfaisants sont appelés les *messies* et les *messagers* de chaque Plan, de chaque Monde, de chaque règne, de chaque élément.

Il existe donc une vie intense en tout et partout. L'homme terrestre actuel étant placé à peu près au milieu de son évolution, mais plutôt au commencement de la deuxième moitié de cette évolution, ne peut se rendre compte qu'à moitié de l'infiniment grand d'un côté et de l'infiniment petit de l'autre : et l'infiniment petit lui échappe encore davantage que l'infiniment grand parce qu'il en est maintenant plus éloigné.

Mais si le peu de développement de ses sens et de ses instruments actuels ne permettent pas à l'homme de plonger son regard dans cet infiniment petit, il le pourra plus tard au fur et à mesure du développement de son regard spirituel. S'il le pouvait maintenant il serait terrifié, il n'oserait plus boire, plus manger, plus respirer! Et cependant quels magnifiques enseignements il pourrait en retirer!

On voit en somme que si dans la voirie spéciale à chaque Plan, à chaque être, il existe plus ou moins, en vertu de la Justice Divine, l'inertie, la faiblesse, la laideur et le mal, chaque voirie peut être appelée au mouvement, à la force, à la beauté et au bien en vertu de la Miséricorde et de l'Amour Divin.

L'Amour et la Miséricorde s'exercent de haut en bas pour adoucir les rigueurs de la Justice, mais en respectant toujours la volonté et le libre arbitre individuel.

Ce qui vient d'en haut est meilleur, mais pour respecter la grande loi de libre arbitre, il ne peut que se *greffer* sur l'inférieur, le retardataire, afin de l'éclairer de ses lumières, lui infuser une meilleure

force, lui transmettre de meilleures qualités, l'inciter à l'évolution : tant pis pour l'inférieur s'il rejette la bonne greffe que lui apporte un messie ou un messager !

Nous en arrivons maintenant à l'histoire de notre globe d'après les données de Louis Michel, ce qui pourrait jeter une certaine clarté sur l'origine des fameux *gamahès :*

Il y a bien des milliers d'années, notre planète Terre était entourée de cinq satellites, alors qu'il n'en existe plus qu'un, la Lune.

La Terre, mère et directrice de ces cinq satellites, était arrivée à un haut degré de développement intellectuel et spirituel, avec, il est vrai, un certain degré d'épuisement physique, alors que ses satellites étaient restés assez en retard au point de vue intellectuel et spirituel, mais moins épuisés physiquement, parce que plus jeunes, que leur mère la Terre.

A cette époque, les habitants de la Terre étaient sans doute répandus sur les anciens continents plus ou moins disparus depuis lors : l'Atlantide, la Lémurie, une partie de l'Asie actuelle.

Ces habitants étant parvenus à une étroite union harmonique entre eux et avec la grande âme spirituelle directrice de la Terre, laquelle avait pu amener presque toutes les âmes spirituelles composant son peuple terrien aux sommets de l'évolution physique, intellectuelle, morale et spirituelle, le moment était arrivé pour eux d'être appelés en bloc à s'élever vers des régions plus spirituelles et plus agréables à habiter que ne l'était leur globe.

La Terre elle-même qui les avait portés depuis tant d'années pendant leurs réincarnations successives devait aussi subir sa transformation après avoir fourni une aussi bonne récolte spirituelle au Divin Père. Car de par le travail qui s'exerce sur chacune des innombrables voiries doit se produire une certaine récolte, soit spirituelle, soit intellectuelle, soit fluidique, soit animale, soit végétale, soit minérale, suivant le labeur de chaque cultivateur. Dieu, le Maître de Tout et de Tous est en dernier lieu le grand récepteur de toutes les moissons. Il y a de nombreuses demeures dans la maison du Père, ses greniers d'amour sont multiples et vastes, ils peuvent et *doivent* contenir toutes les récoltes.

Le moment était donc arrivé pour la Terre et pour les êtres qu'elle portait, de rentrer dans les greniers du Père. Toutefois les terriens étaient à diviser en deux fractions : la majeure partie était digne de la moisson spirituelle, la plus faible était restée encore trop en retard pour pouvoir être glanée. Il y eut un jugement dernier. La première fraction fut ravie en extase d'amour, et conduite par l'âme spirituelle de la Terre, elle opéra son ascension ; l'autre fraction fut laissée sur le globe et devait être comprise dans la transformation qu'il était appelé à subir.

Après avoir conduit sa récolte spirituelle au Père, il restait à l'âme spirituelle de la Terre une mission d'amour à remplir : elle devait maintenant s'occuper spécialement des âmes restées en retard sur son globe et aussi de celles qui se trouvaient en lutte sur les cinq satellites.

Les habitants de ces derniers étaient en effet restés assez fortement en retard dans leur avancement spirituel, et à ce point de vue les plus avancés se trouvaient encore plus arriérés que ceux des habitants de la Terre qui n'avaient pu prendre part à l'ascension de leurs frères. Il était donc indispensable de pratiquer l'opération de la greffe. Mais la Terre ne pouvait pas être greffée à la fois sur ses cinq satellites ! Ceux-ci devaient du reste apporter une meilleure greffe physique à la Terre, laquelle devait donner en échange une meilleure greffe intellectuelle et spirituelle par l'intermédiaire de ses derniers habitants.

Alors la grande âme spirituelle de la Terre choisit les plus avancés des derniers terriens et les groupa avec les meilleures races d'animaux sur les hauts plateaux de l'Asie centrale « légende de Noë et de son arche » : tout le reste devait disparaître ou se transformer. Les mauvais terriens devaient mourir pour se réincarner, les grandes races des animaux formidables étant devenues inutiles aux conditions ultérieures d'habitabilité devaient être englouties ; le règne végétal allait se refondre dans le règne minéral et celui-ci devait s'incruster dans le règne minéral des cinq satellites.

L'âme spirituelle de la Terre adressa alors un insistant appel, un ardent rayon d'amour à l'âme de chacun des cinq satellites afin de l'inciter à voir s'unir étroitement à elle dans une même communion d'amour.

Quatre des satellites répondirent à l'invitation de leur mère, le cinquième, la Lune, aveuglée par son

orgueil et son égoïsme resta sourd à toutes les sollicitations amoureuses de la Terre et des autres satellites.

Les êtres habitant les quatre fidèles satellites furent alors mis dans les différents états, léthargique, cataleptique, végétatif, fermentatif, etc., de manière qu'ils ne puissent souffrir pendant la transformation qui allait s'opérer. Leur règne animal devait disparaître comme étant devenu inutile.

Puis l'âme de la Terre dirigea un formidable courant d'attraction magnétique vers les quatre satellites, qui vinrent alors se souder, s'incruster, se greffer étroitement contre l'antique Terre.

Le choc fut terrible, il ralluma les brasiers intérieurs, et la fusion se produisit aux points de contact. Il y eut un bouleversement général sauf sur les hauts plateaux de l'Asie centrale autour desquels vinrent se souder trois des satellites, le quatrième n'y attenant pas. Les mers, les océans furent déplacés et engloutirent les anciens continents. Des anciennes terres furent enfoncées sous la poussée des nouvelles incrustées ; puis peu à peu tout reprit son calme et sa nouvelle place. Les restes de l'antique globe et des quatre satellites avaient donné naissance à notre Terre actuelle ! Le règne végétal s'épanouit à la surface de la nouvelle voirie minérale ; les races du règne animal, conservées comme types, se multiplièrent ; la race humaine spéciale à chaque satellite se réveilla de sa léthargie ou catalepsie ; l'antique race terrienne conservée sur les hauts sommets de l'Asie détenait le flambeau des progrès futurs !

L'incrustation des quatre satellites se serait très probablement produite dans cet ordre et de cette manière autour de la région de l'ancienne Terre qu'on nomme actuellement Phénicie, Asie Mineure, Caucase, Arménie, Assyrie-Perse, Afganistan, Indes, Hymalaya, Thibet :

Le satellite Asie se serait soudé au Nord, à l'Est et au Sud-Est des hauts plateaux du Thibet, faisant monter les eaux de l'Océan Pacifique et engloutissant l'antique continent terrien de la Lémurie, dont il ne reste, sous le nom actuel d'Océanie, que les sommets des plus hautes terres émergeant des eaux.

Le satellite Europe se serait soudé à l'Asie Mineure, au Caucase avec l'ancienne Terre et aux monts Ourals avec la nouvelle Asie.

Le satellite Afrique, auquel appartenait l'Arabie actuelle, se serait soudé aux sommets de la Phénicie, de l'Assyrie, de la Perse, faisant monter les eaux de l'Océan Indien, ce qui a formé le golfe Persique et la mer Rouge, et faisant monter les eaux de l'Océan Atlantique, lesquelles pénétrant par Gibraltar auraient formé la Méditerranée, l'Adriatique, la mer Noire et la mer Caspienne : cette dernière s'est ensuite abaissée et isolée.

Enfin le satellite Amérique s'est incrusté à la place qu'il occupe actuellement, faisant monter les eaux de l'Atlantique et engloutissant l'antique continent terrien de l'Atlantide.

Si le satellite Lune avait obéi aux appels d'amour de la Terre et des autres satellites, sa place d'incrustation était fixée dans l'Océan Pacifique, entre l'Amé-

rique et l'Asie ; son refus a été cause de bien des désagréments pour notre Terre actuelle, laquelle manquant alors de stabilité, d'équilibre, d'harmonie, se trouve par cela même inclinée sur l'écliptique et en supporte toutes les fâcheuses conséquences.

Mais la Lune porte aussi le poids de son égoïsme, de son orgueil, car elle vit presque isolée délaissée, la Terre lui ayant retiré en partie son concours fluidique ; aussi ce satellite s'est-il anémié à tel point qu'il paraît ne plus porter aucun être vivant et semble un tombeau ou un spectre errant errant autour de la Terre. Son égoïsme a été malgré tout encore profitable à notre planète puisque la Lune renvoie pendant la nuit les rayons bienfaisants du soleil à la partie de la Terre qui se trouve opposée à l'astre solaire, lequel est le grand chef, la grande âme directrice de tout notre système planétaire.

Chaque satellite incrusté a apporté sa race d'hommes, a développé son nouveau règne végétal et animal et chacune des races d'hommes devait aller successivement allumer son flambeau à celui qui brûle entre les mains des anciens terriens sur les hauts sommets de l'Asie. La race noire de l'Afrique a commencé la première, elle y a été remplacée par la race blanche qui avec Ram l'a supplantée aux Indes. La race jaune plus proche du flambeau en a profité plus tôt et plus vite, puis s'est endormie sur son acquis ; elle se réveille pour s'amalgamer bientôt dans la race blanche. La race rouge avait hérité des lumières des derniers atlantes, elle a conservé un ardent flambeau par un rejeton en Égypte mis en contact avec le flambeau

central ; actuellement elle s'éteint sous l'étreinte civilisatrice des blancs. Le continent noir se réveille sous cette même poussée. La race noire comme la race jaune finiront par se fondre dans la race blanche : il ne restera dans les siècles à venir, que cette dernière image de la lumière. A ce moment, tous les habitants de la Terre seront devenus aptes à recevoir la grande révélation, les grands enseignements que détiennent sacrés et cachés quelques élus initiés et surtout les Mahatmas, descendants directs des anciens terriens, que l'âme spirituelle de la Terre avait mis en sûreté sur les hauts sommets de l'Asie avec mission de conserver la tradition et de ne la révéler entièrement qu'au moment propice à sa diffusion.

Les bouleversements, les ébranlements, les terribles cataclysmes : éruptions, inondations, enfouissements, foudroiements, etc., qu'a occasionnés l'incrustation des satellites et qui ont produit la mort, la léthargie, la catalepsie de tant d'êtres divers, ne sont-ils pas en grande partie la cause de la formation des *gamahés* ?

Mars 1905.

Cte Franlac.

PENSÉES

En dehors de ce principe, que la science et la foi ne sont pas pour se nier l'une l'autre, mais au contraire pour se compléter l'une par l'autre, vous ne trouverez qu'erreur et confusion.

Gœthes.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

EMBLÈME ET SENS DE LA ROSE-CROIX

Rappelons tout d'abord ce que disait il y a quinze ans un des collaborateurs de cette Revue :

« Après les emblèmes en triangle, le sceau du Brahmahma et le triangle de la Sainte-Syllabe, l'emblème maçonnique le plus ancien que nous ait légué le sacerdoce antique est celui de la Rose-Croix.

Ce dernier, attribué à Hermès Thot, nous est venu des temples de l'Égypte en passant par la Chaldée, et par l'intermédiaire des mages ; intermédiaire forcé, attendu que c'est parmi eux, sur les confins du Tigre et de l'Euphrate, que Cambyse, après la conquête de l'Égypte, transporta tous les prêtres de ce pays sans aucune exception et sans retour.

« La Rose-Croix personnifiait pour les initiés l'idée divine de la manifestation de la vie par les deux termes qui composent cet emblème. Le premier, la rose, avait paru le symbole le plus parfait de l'*unité vivante* ; d'abord parce que cette fleur multiple dans son unité présente la forme sphérique, symbole de l'infini; en second lieu parce que le parfum qu'elle exhale est comme une révélation de la vie.

« Cette Rose fut placée au centre d'une croix parce que cette dernière exprimait pour eux l'idée de la rec-

titude et de l'infini : de la rectitude par l'intersection de ses lignes à angle droit et de l'infini parce que ces lignes peuvent être prolongées à l'infini et que, par une rotation faite par la pensée autour de la ligne verticale, elles représentent le triple sens de hauteur, largeur et profondeur.

« Cet emblème eut pour matière l'or qui, en langage occulte, signifiait *lumière* et *pureté* ; et entre les quatre branches de la croix, Hermès Thot avait inscrit les quatre lettres I. N. R. I. dont chacune exprimait un mystère (*Initiation*, 1889).

Les mêmes idées sont exprimées par le voyant que fut Villiers, en l'âme de qui ont fleuri, ce semble, toutes les lumières appelées par les travaux d'une longue lignée d'ancêtres chrétiens :

« Ce talisman de la Croix stellaire est pénétré d'une énergie capable de maîtriser la violence des éléments. Dilué, par myriades, sur la terre, ce signe, en son poids spirituel, exprime et consacre la valeur des hommes, la science prophétique des nombres, la majesté des couronnes, la beauté des douleurs. Il est l'emblème de l'autorité dont l'Esprit revêt secrètement un être ou une chose. Il détermine, il rachète, il précipite à genoux, il éclaire !... Les profanateurs eux-mêmes fléchissent devant lui. Qui lui résiste est son esclave. Qui le méconnaît étourdiment souffre à jamais de ce dédain. Partout il se dresse, ignoré des enfants du siècle, mais inévitable.

« La Croix est la forme de l'Homme lorsqu'il étend les bras vers son désir ou se résigne à son destin.

Elle est le symbole même de l'Amour, sans qui tout acte demeure stérile. Car à l'exaltation du cœur se vérifie toute nature prédestinée. Lorsque le front seul contient l'existence d'un homme, cet homme n'est éclairé qu'au-dessus de la tête. Alors son ombre jalouse, renversée toute droite au-dessous de lui, l'attire par les pieds pour l'entraîner dans l'Invisible. En sorte que l'abaissement, la soif de ses passions n'est, strictement, que le revers de la hauteur glacée de ses esprits. C'est pourquoi le Seigneur dit : Je connais les pensées des sages et je sais jusqu'à quel point elles sont vaines (1). »

Quels magnifiques pensers ! Ne contiennent-ils pas virtuellement tout ce que l'on peut dire sur le symbole mystérieux, dont les documents qui suivent nous aideront peut-être à découvrir le sens.

La légende du chevalier Christian Rosenkreutz semble être une simple histoire mythologique d'invention allemande. Elle peut, au point de vue occultiste, donner lieu à plusieurs interprétations.

Selon Maïer, la date de l'origine des Rose-Croix est 1843. En effet :

Rosencreutz est né en	1378
Il part à	16 ans
Il voyage pendant	6 —
Il travaille seul, au retour, pendant	13 —
Il ne recrute donc ses premiers disciples que vers l'an	1413

(1) Villiers de l'Isle-Adam, *l'Annonciateur*.

Mais tout cela, ajoute notre auteur, ne sont que conjectures (*Themis aurea*, ch. III).

Nous remarquerons que Rosenkreutz a été à Damas, comme saint Paul, pour y trouver le Christ vivant dans la Nature ; c'est pour cela que ses disciples le reconnaissaient ; et nous renverrons le lecteur à l'étude des *Noces chymiques* qui peut donner lieu à toutes les adaptations de cette légende.

La Germanie, où est situé le quartier général des Rose-Croix n'est pas, selon Michel Maïer, le pays géographiquement connu sous ce nom, mais la terre symbolique qui contient les germes des *roses et des lis*, où ces fleurs poussent perpétuellement dans des jardins philosophiques dont aucun intrus ne possède l'entrée (1).

Chr.-Stéphane Kazauer rapporte une tradition d'après laquelle la Fraternité Rosi-Crucienne viendrait d'Osée selon ces paroles :

Israel ut Rosa florebit et radix ejus quasi Libanon (XIV, 6).

Il remarque aussi que les armes de Luther portent un cœur percé d'une croix entourée d'une rose, avec ses deux vers :

Der Christen Herz Rosen geht
Wanns mitten unterm Creuze steht.

Mais cela prouve que, comme l'assure Arnold, Luther en soit le fondateur.

Tchïrnesz dit que la fraternité de la Rose-Croix

(1) *Themis aurea*, ch. III.

s'appelle ainsi du nom de son fondateur. Mais, la raison pour laquelle ce dernier a reçu ce nom, est tenue secrète et n'a jamais été dévoilée.

Tous les ordres de chevalerie, dit Maïer, qui combattent pour Dieu, ont, comme sceau, les deux lettres R. C. ; mais le véritable R. C. porte ce sceau en or ; il désigne exotériquement le nom de leur fondateur ; exotériquement R. signifie *Pegasum* et C. *Jalium* : « que la connaissance des arcanes te serve de clef ». En outre la valeur numérique de ces deux lettres constitue la clé véritable de leur signification (*Themis aurea*, ch. XVI). Si on met le soleil entre le C et R, on obtient le mot C O R, organe premier de l'hommage et seul sacrifice digne du Seigneur (Id.).

En Espagne, on les appelait les *Alumbrados*, les Invisibles, nom qui leur fut aussi donné en France.

Eusèbe Renaudot cité par Arnold (19. *Conf. publ.*) explique le mot *crux* par *lux* et *rosa* par *rore*, substance connue et employée par les alchimistes.

Mais, « le père Garasse, dit Naudé (1), a le plus heureusement de tout conjecturé sur les raisons qui ont meu son autheur de luy donner ce titre de Rose-Croix :

Est rosa flos Veneris, cuivis quo furta laterent
Harpocrati matris dona dicant auror.
Inde rosam mensis hospes suspendit amicis
Cernuiræ ut, sub ea dicta tacenda, secant. »

Fludd (2) dit que les Rose-Croix s'appellent Frères

1) *Instruction à la France*, préface.
(2) *Summum bonum.*

parce qu'ils sont tous fils de Dieu ; que la Rose est le sang du Christ; que sans la Croix interne et mystique, il n'y a ni abnégation, ni illumination.

Georg. Rosti explique que la Rose est le symbole de leur multiplication et du paradis de fleurs en quoi ils veulent transformer la terre.

Kazauer a donné aussi l'explication des trois lettres F. R. C. comme suit : Fratres Religionis Calvinistice, car ils ornent leurs ouvrages de textes chers aux Réformes (1) ; il conclut en les désignant comme des hâbleurs, des fanatiques qui, voulant parfaire les œuvres superficielles des alchimistes d'alors, tombent par leurs utopies universelles dans l'excès contraire.

Un grand nombre d'écrivains ont cru trouver l'origine des emblèmes de la R. C. dans les *Symbola divina et humana* de Jacque Typot, historiographe de Rodolphe II, imprimés à Prague en 1601, in-f°, et en particulier à la planche IV du premier tome, intitulée *Symbola sanctæ Crucis*. Rien cependant ne peut autoriser cette opinion ; le pélican qui se trouve figuré dans cette planche est un symbole admis par l'Église dès les Catacombes (Fludd).

Le livre M (Mystères) rapporté par Rosencreutz et traduit de l'arabe en latin par lui devait, d'après Maïer, recevoir une adaptation publique ultérieure ; expliquant cela par une de ces énigmes qui lui sont familières, il ajoute qu'il y a un F qui est semblable à cet M plus que deux Menechmes entre eux, et qu'en toute probabilité, aucun autre M n'est à attendre (*Thé-*

(1) Voir l'opuscule d'Eusèbe Christian Cruciger.

mis aurea, ch. III). Le Dr Marc Haven pense que cet F désigne Robert Fludd et ses œuvres.

Voici comment s'exprime Michel Maïer au sujet du nom de Rose-Croix :

« Symbolum vero et characterismus eorum (fratrum) mutuæ agnitionis ipsis a primo authore præscriptus est in duabus litterarum notis, nempe R. C. — Nec enim diu abfuit, cum primum hæc Fraternitas per aliquod scriptum emanavit, quia mox interpres illarum se obtulerit, qui eas *Roseam Crucem* significare conjecerit — licet ipsi testentur fratres in posterioribus scriptis, *se ita perperam vocari*. Sed ego potius R. pro *substantiali* et C. pro *adjecta parte* habuero contra quam fit in *Roseas Crucis* vocabulis (1). »

Tchirneysser dit sur le même sujet : « De plus, le public n'est pas dans le vrai quand il nous appelle *Rosencreutzer*, du nom du père de notre secte. La raison pour laquelle notre fondateur fut ainsi nommé nous la tenons secrète et ne l'avons jamais publiée (2). »

RÈGLES ET PRÉCEPTES

Il faut nous faire maintenant une idée de ce qu'on entendait au dix-septième siècle par la Rose-Croix ; nous nous bornerons pour cela à rapporter les dires des contemporains.

---

(1) MAIER, *Themis aurea*, pp. 210, 213, éd. de 1624.
(2) *Schnelle Bothschaft.*, p. 7.

Voici d'abord les déclarations nettes de la *Fama* :

Chacun des frères est tenu de suivre les règles suivantes :

1° Utiliser les travaux du Père ;

2° Poser un nouveau fondement sur l'édifice de la Vérité ;

3° Chacun peut en être ;

4° Reposer dans l'unique vérité, allumer le 6e candélabre ;

5° Ne pas se préoccuper de la pauvreté, de la faim, de la maladie, de la vieillesse ;

6° Vivre à toute heure comme si l'on était là depuis le commencement du monde ;

7° Se tenir dans un lieu ;

8° Lire dans le L. Mundi ;

9° Enchanter les perles, les esprits et les princes ;

10° Dieu augmentera en ce temps le nombre d membres.

Voici les motifs qu'ils donnent de se joindre à eux :

1° Fuyez les livres alchimiques, et leurs sentences, et les souffleurs qui cherchent votre argent ;

2° Les R. C. cherchent à partager leurs trésors ; mais ceux qui veulent les dérober tombent sous la puissance du Lion(1) ;

3° Ils conduisent à la science de tous les secrets avec simplicité et sans phrases mystérieuses ;

4° Ils offrent plus que des palais royaux ;

---

(1) Figure du *Princeps hujus mundi*.

5° Ils le font non par leur propre bonne volonté, mais poussés par l'Esprit de Dieu ;

7° Éveiller les dons qui sont en vous par l'expérience du Verbe de Dieu et par une considération appliquée de l'imperfection de tous les arts ;

8° Se tenir en Christ, condamner le pape, vivre chrétiennement ;

9° Appeler à notre société beaucoup d'autres à qui la lumière de Dieu est aussi apparue ;

10° Tous les trésors disséminés de la Nature seront partagés entre eux ;

11° Saisir tout ce qui est obscur à l'entendemen humain.

Ils déclarent que leur panacée ne préserve pas de la mort fatale.

Et bien qu'ils peuvent rendre chacun heureux et diminuer la misère du monde, ils ne le font pas, parce qu'on ne peut les trouver qu'après un grand travail et étant envoyé par Dieu.

Leurs pouvoirs : guérir et éviter la maladie, la science occulte, l'embaumement, les lampes perpétuelles, la prophétie, les chants artificiels, la transmutation, etc., constituent ce qu'ils appellent un parèrgon ; leur œuvre réelle n'est pas indiquée : nous imiterons leur silence en ne faisant que de laisser lire entre les lignes au dernier chapitre de ce livre.

Michel Maïer a consacré un livre, qu'il appelle symboliquement *Themis aurea*, à l'exposé des lois plébiscitaires adoptées par les R + C comme le senaire est un nombre parfait, ni trop grand pour créer de la confusion, ni inférieur à l'harmonie, et

que celui qui suit la Nature doit obéir à des lois simples, les adeptes ont accepté six règlements, à savoir :

1° Que nul d'entre eux, s'il est en voyage, ne déclare d'autre profession que celle de soigner gratuitement les malades ;

2° Que nul ne doit être forcé, à cause de son affiliation de revêtir un costume spécial, mais qu'il s'accommode des habitudes du pays où il se trouve ;

3° Que chaque frère est tenu chaque année, au *Jour de la Croix*, de comparaître dans le Temple du Saint-Esprit, ou de déclarer par lettre les causes de son absence ;

4° Que chaque frère doit choisir avec soin une personne habile et apte à lui succéder après sa mort ;

5° Que ce mot de R. C. aie pour eux une force de symbole, de caractère et de sceau (1) ;

6° Que cette fraternité doit être cachée cent ans.

Les règles fondamentales de cette société, dit Michel Maïer (2) sont de révérer et de craindre Dieu par-dessus toute chose ; de faire tout le bien possible à son prochain ; de rester honnête et modéré ; de chasser le diable ; de se contenter des moindres choses dans la nourriture et le vêtement, et d'avoir honte du vice... Il est puéril de leur reprocher de ne pas tenir à leurs promesses, car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ; les Maîtres de l'ordre montrent de loin la Rose, mais ils présentent la croix... Ils désirent plus la ré-

(1) Voir, d'autre part, les différentes interprétations exotériques de ces lettres.

(2) *Silentium post clamores*, 1617.

forme des sciences et du monde qu'ils ne l'attendent ; leur étude principale la thérapeutique, a trois objets : le corps, l'esprit et l'âme.

D'après Fludd, les frères étaient divisés en deux classes : la première intitulée *Aurea crucis fratres*, comprenait les théosophes. La seconde se composait de *Rosæ crucis fratres*, qui bornaient leurs recherches aux choses sublimaires.

Fludd appartenait à la première catégorie.

Florentinus de Valentia répondant à une attaque de F. G.

Menapius du 3 juin 1617, nous donne de très importants détails sur l'esprit qui anime les frères ; ils font, dit-il, le contraire des savants qui disputent sur la logique et non sur la chose.

« Menapius dit que les R. C. sont des sorciers, des magiciens noirs, des diables incarnés ; cela est faux car ils aident tous les jours sans interruption le monde, mais anonymement.

« Ils ont en mécanique les miroirs d'Archimède :

« En architecture, les 7 merveilles, les automates d'Archytas, de Bacon, d'Albert, les miroirs, le feu perpétuel, le mouvement perpétuel.

« En arithmétique, la rhythmomachie, l'usage et la composition de la roue de Pythagore, sa méthode pour donner un nombre à toute chose jusqu'à Dieu ; v. Fludd, *Apol. c. Libarius*.

« En musique, celle de la Nature et de l'harmonie des choses.

« En géométrie, la quadrature du cercle. »

L'auteur laisse à leur place Agrippa, Tritheme e P. d'Apono, bien qu'ils aient caché beaucoup de choses sous leurs nécromancies, surtout Tritheme.

« Celui qui comprend les caractères et les signatures que Dieu a imprimés dans le Grand Livre de la Nature, que conduit le *spiritum mundi universalem*, et contemple la genèse et l'enchaînement des créatures, en crainte de Dieu, trouvera des choses que Menapius trouvera impossibles.

« Les R. C. cherchent le Royaume de Dieu, la régénération en J.-C. en lisant le seul livre vrai de la Vie. »

Florentinus de Valentia prend ensuite la première personne comme faisant partie de cette vénérable fraternité, il dit :

« Nous écoutons la Parole en esprit dans un sabbat silencieux.

« Le livre qui contient tous les autres est en toi, et dans tous les hommes.

« C'est lui qui conduit à la sagesse, qui guide les sages, qui m'a donné la connaissance de tout, de la création, des temps, des étoiles, des animaux, des pensées, des hommes, des plantes.

« Le royaume de Dieu est en vous (Luc, 17).

« La Parole est la sagesse de Dieu, son image, son esprit, sa loi, le Christ en l'homme.

« De même que le petit doigt mis devant l'œil empêche de voir toute une ville ; de même un petit défaut empêche de voir le trésor de la Régénération.....

« Adam n'a chu que par sa propre volonté.

« Je veux ne rien être et ouïr tout, m'abandonner à lui comme un enfant, accommoder ma volonté à la sienne, le chercher avant tout, laisser agir son royaume en moi (1). »

*
* *

Ainsi pour résumer les Rose-Croix voulant donner à l'homme intérieur, le Christ, à l'homme la science totale par leur *Rota*, à l'homme social, le paradis sur terre ; le tout symbolisé et signifié par le nombre sept des sages, des arts libéraux et des merveilles du monde (Cf. Hisaïam-sub-Cruce).

SÉDIR.

---

(1) Ce pamphlet est daté de Frankfurt, automne de 1617.

PENSÉES

Dans l'ordre de la Providence, le riche est un ange de paix et de consolation placé entre Dieu et les hommes pour achever la distribution des biens de la terre... Il ne leur a été donné plus de biens que pour en distribuer à ceux qui en manquent.

CAMBACÉRÈS.



LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

Traduction de la « Magie numérale » d'ECKARTHAUSEN.

(*Suite.*)

Qui ne réunit pas ces idées avec les nombres de la nature, celui-ci ne pourra pas calculer.

De ce plan on peut assez voir ce que les cabalistes ont compris avec les 50 portes de la sagesse.

Ils divisèrent toutes les chosesexistantes en 5 classes; chaque classe de nouveau en 10 divisions, par quoi ils obtinrent le nombre 50; car leur cabale n'était autre chose qu'une philosophie symbolique et donne, si l'on la considère du juste point de vue, les éclaircissements les plus importants pour la connaissance de la nature. Toute la substance de leur calcul consistait dans le suivant :

Ils mettaient le nom de Dieu avec 4, et le mystère du quaternaire des nombres y reposait. Leur manière d'arranger était la suivante :

Iod	10
He	5
Van	6
He	5

Iod	10
Iod He	15
Iod He Van	21
Iod He Van He	26
	72

Le produit 72 était le symbole de 72 anges. Les 72 anges leur ouvraient les 50 portes de la sagesse, à laquelle ils cheminaient sur 32 chemins. D'après la doctrine des nombres, le grand secret du nombre 5 reposait dans $\frac{32}{5}$, du nombre 9 dans $\frac{72}{2}$; à celui-ci ils ajoutaient les 22 lettres, ou le calcul du quaternaire $\frac{22}{4}$ et comparaient le tout d'après la contemplation des 10 séphirots.

Il faut ici faire la remarque que la progression de l'unité et les lois de l'ordre donnent pour résultat l'intérieur des nombres, et qu'il n'y a rien hors des nombres qui puisse établir l'expression de ces proportions éternelles. C'est pourquoi un plan justement arrangé conduit d'après la doctrine des nombres à l'intuition des vérités mathématiques; le secret des Urim et Thumim des cabalistes y consistait, car les 12 pions étaient toujours le symbole des 4 triplicités de la nature.

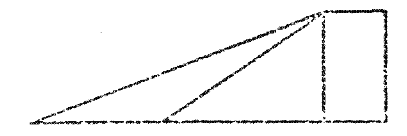
Un grand secret de la doctrine des nombres y consiste aussi de simplifier le multiple et de réduire le composé à de simples principes.

Si l'on peut avoir le résultat de toutes les grandeurs corporelles par trois lignes comme vérité, on reçoit

aussi par la réunion de trois unités intellectuelles comme vérité l'intellectuel, dont le corporel n'est que l'expression.

On trouve donc chez ceux qui ont écrit de la doctrine des nombres, toujours la grande règle. Fais de trois un.

Ce n'est pas assez d'avoir dans la géométrie trois lignes, il faut aussi faire de ces trois lignes l'unité; de là on a une figure géométrique, qui est le résultat de la réunion des trois lignes, et qui nous représente alors la grandeur voulue dans l'intuition.



Comme l'homme ne reçoit ces connaissances que par des imaginations sensuelles, il ne pourra jamais se faire une idée des vérités, qui ne sont qu'intellectuelles, si la Divinité n'avait pas mis dans la nature un organe, au moyen duquel il pouvait parvenir à l'imagination des choses incorporelles. Cet organe sont les nombres de la nature; leur arrangement normal montre des proportions intellectuelles, qui lui donnent des vérites mathématiques, par quoi il s'élève à l'intuition des choses, pour lesquelles il n'y a plus d'expériences sensuelles; comme par exemple le point mathématique et la ligne mathématique.

Par la considération abstraite des nombres de la nature, de leurs progressions et de leurs productions, l'homme apprend à connaître les proportions natu-

relles des choses, la manière comme elles se produisent et se conservent d'après les lois éternelles, car on peut considérer la chose comme un élément ou comme un composé d'éléments, ou comme une âme, ou, comme nous avons dit, comme un corps céleste, ou comme quelque chose d'intellectuel et d'incorporel.

Sous chaque point de vue, les 10 divisions peuvent être comme :

1 — *Genera generalissima*, 2 — *genera specialia*, *etc.*

Ces 10 divisions unies aux dites 5 divisions font le nombre 5 ou le nombre de l'ascension spirituelle à l'intuition.

Les premiers cinq objets travaillés à travers toutes les 10 divisions donnent le nombre 10, ou l'ouverture de 50 portes de la sagesse, auxquelles le chemin conduit à travers 32 intelligences. Le nombre 50 fut nommé le nombre de l'illumination; mais le nombre 22, ou le nombre des lettres de l'alphabet s'impose sous un double rapport, comme 2 et 2 i. c. $\frac{22}{4}$, ou les 4 premières lettres de la langue de la nature reposaient ou $\frac{\overset{10}{2} \quad \overset{10}{2}}{22}$, comme lettres de l'alphabet de la langue humaine, qui se rapporte à la langue de la nature comme 22 à 4. Ces lettres ajoutées aux 50 portes de la sagesse donnent 72 ou les anges, qui apportent du trône de la sagesse les vérités de l'Eternel à la connaissance. Ces mêmes lettres ajoutées aux 10 considéra-

10
tions 22 donnent les 32 chemins à la connaissance,
32

et toute la doctrine des nombres des Hébreux y est dévoilée. Elle était le plus grand secret des prêtres et ne fut enseignée qu'oralement et par cette raison elle fut nommée Cabale, réception.

Pour l'explication, je mets un exemple. Je demande :

Quelles qualités a l'âme ?

Première règle : Arrange : ***aut elementa aut elementata***, ***aut animæ***, ***aut cœlestia corpora***, etc. Tu trouves l'âme sous 3. Ecris donc : 3.

Maintenant considère ce 3 parmi les 10 divisions, si tu veux trouver les qualités de l'âme, tu trouves les *proprietates* sous 9.

Arrange donc :

Ame	3
Qualités	9
	12

Cela fait 12, $2 + 1 = 3$, c'est de nouveau l'âme ; car l'âme se composant de qualités, les nombres de qualités doivent donner de nouveau le nombre de l'âme ; comme 9 est le nombre des qualités, il donne toutes les fois le tout. Tu as donc 3, 9, 12.

Si tu considères ces nombres comme des proportions, tu as de nouveau 39 et 93 ; 93, te montre la proportion de l'âme à la qualité ; 39 la proportion des qualités à l'âme.

Si tu demandes encore : combien de qualités a donc l'âme ? tu trouves 3, mets alors :

Ame	3	
Qualités	9	car les qualités définissent
Résultat	12	le tout intellectuel.
Solution	3	

Donc 3 qualités. Note en attendant :

qualités = 3

La composition des qualités avec l'âme donne 12 ; ce nombre peut être considéré sous un double rapport, comme : $\frac{12}{3}$ et $\frac{21}{3}$; je trouve donc une proportion de 1 à 2 et de 2 à 1 ; 1 est le simple, 2 le composé, ou le corps ; donc une loi double, proportion de l'âme au corps ; proportion du corps à l'âme.

L'âme se rapporte au corps, comme l'unité au composé ; le corps se rapporte à l'âme, comme le composé à l'unité. Si le composé se divise, une unité reste ; elle ne dépend donc pas du corps, elle peut exister sans corps, comme 1 peut exister sans 2. Que se passe-t-il, si l'âme se sépare du corps ? Il reste 2, le corps, qui est de nouveau sujet à la séparation et à la destruction, jusqu'à ce qu'il se dissolve en 1 et 1 ou le *primum principium* des corps.

Maintenant tu as considéré l'âme comme 3 vers le monde corporel ; considère-la dans la ligne ascendante ou vers l'intellectuel et tu trouves 3 = 3, type de la divinité, image.

Demande encore : Quelles sont les qualités ?

12	3
21	3

Les qualités doivent être telles qu'elles puissent agir sur le corps et celui-ci sur l'âme ; où l'effet se

trouve, il faut que la force soit, où la force, la suite, de nouveau 3.

Faculté d'intelligence, faculté de volonté, faculté d'action, etc.

Je fais abstraction d'autres résultats, que l'observateur puisse encore trouver.

J'additionne des qualités comme :

$$\begin{array}{r} 12 \\ 21 \\ 93 \\ 39 \\ \hline 165 \end{array}$$

On a 165, ce qui donne, si l'on additionne les chiffres, de nouveau 12, et $\frac{12}{3} = 3$, comme le résultat de l'âme.

De cet exemple, celui qui est capable de penser peut assez voir de quelle manière le calcul avec les nombres de la nature est à comprendre, et quelles grandes vérités y sont cachées pour le penseur, surout si on y pense ce que les sages, qui calculaient avec les nombres de la nature, ont écrit en haut des portes de leur école.

Le symbole des chiffres de l'harmonie.

$$\begin{array}{r} 12 \\ 33 \\ 44 \\ \hline 89 \\ \hline 17 \\ 8 \\ \hline \end{array}$$

Avant que nous continuions dans l'explication des

calculs, il est nécessaire de donner une idée des qualités des nombres.

Si 2 est toujours multiplié avec soi-même, on a le résultat suivant, où 128 donne 11 ou $\frac{11}{2}$.

$\frac{2}{4}$

8

16 — 7

32 — 5

64 — 10

128 — 11 — 2

256 — 13 — 4

512 — 8

1024 — 7

Le nombre 3 est d'une qualité spéciale, s'il est multiplié avec soi-même et en harmonie exacte avec 6 et 9.

$\frac{3}{9}$

27 — 9

81 — 9

243 — 9

729 — 99

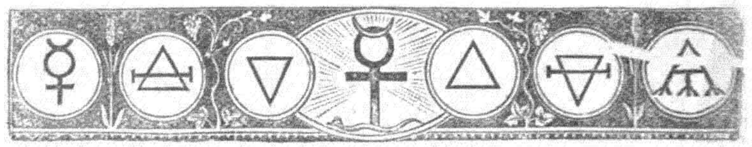
2187 — 99

Summa $\frac{\overline{54}}{9}$.

(*A suivre.*)

ECKARTAUSEN.





PARTIE LITTÉRAIRE

Dernier appel du désespéré

A Papus.

I

En mon cœur ravagé par les incursions de la douleur se passent d'étranges choses, composées d'amour, de tendresse, de préjugés, de lassitude. Ma course vers l'illusion continue, et je renie mon vain titre de blasé pour rajeunir mon âme en sa course vagabonde à travers l'éther.

II

Et j'appelle le Très-Haut, le Régénérateur éternel. Comme le mendiant, je tends la main vers les zones célestes, en priant le grand Arcane d'y laisser tomber la goutte de rosée, élixir de longue vie, qui doit me rendre la vigueur et l'énergie des grandes luttes.

III

O Aladiah, Lauviah, Hahaiah, soutenez mes forces chancelantes, et unissez votre fraternelle puissance pour tirer de l'abîme du doute mon esprit vaincu par le fatalisme de la destinée. Faites refleurir en moi la sève de jeunesse qui doit rafraîchir mon cerveau obscurci par le néant.

IV

Je voudrais avoir toujours à ma portée la coupe d'améthyste qui préserve le cerveau des ivresses néfastes, qu'elles

viennent du vin ou de l'orgueil. Comment acquérir les sciences supérieures quand on sent son infériorité en face de leurs mystères indéchiffrables pour qui n'est point initié?

V

L'onyx noir me poursuit, me harcèle; et qu'y faire, seul en mon inconscience? Les querelles irréparables avec ceux qu'on aime se rachètent mais ne s'oublient pas! Les songes cruels que m'envoie l'Invisible prouvent que la pierre de malheur n'abandonne pas ceux qu'elle hypnotise. Hallucinations, vaines terreurs, frayeurs subites, où trouver la pâle et obscure chalcédoine qui m'aidera à vous vaincre?

VI

Oh! Jehovah! Dieu de lumière! Source de vie! Grand Arcane de l'Univers, Soleil des soleils! je me prosterne devant toi, et je te demande en grâce de me permettre de voir en moi-même ce qui désagrège ma vie, te jurant de conserver intacte cette grâce d'initiation qui doit me rendre courage et espoir!

3 mérodach 1905. TREBLEDA.

PENSÉES

Mon art est ma prière.

R. WAGNER.

Ils me haïssent moins qu'ils ne m'amusent.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.



POUR JOSÉ MARIA DE HEREDIA

Lorsqu'on est comme toi, Maître, le noble artiste
Très fier, très grand, très beau, guide du bon combat.
Mâle exemple pour ceux que l'infortune abat,
O toi qui peux porter dignement l'Améthyste;

Dans cette tour d'ivoire où tu te fis trappiste
Loin du noir tourbillon où l'homme se débat,
Toi qui sais la douceur du céleste sabbat,
Athlète de l'idée, ô cerveau trismégiste;

Toi que nous admirons, ô maître ciseleur,
Toi qui devins, par Dieu, le subtil oiseleur
En des cages d'or clair emprisonnant les rimes,

Dédaigneux du vulgaire et de tous ses affronts,
Il est doux de te voir abandonner les cîmes,
Pour descendre ton geste au niveau de nos fronts!

PHILIPPE GARNIER.

LA-BAS

A Rodin.

Aux Hellades, là-bas, les choses semblent mortes
Et toute la nature enfin lasse, s'est tue;
L'homme est pétrifié au seuil même des portes,
Et Pan aux sept roseaux n'est plus qu'une statue.

L'asphodèle indécis a survécu, plus pâle;
Tout est abîme au fond des infinis néants;
Sur les socles où rien n'était qui ne fut mâle,
L'œil voit des nains où l'âme avait vu des géants,

Et parmi la splendeur des Thèbes, des Corinthe,
Où, dans l'albe Paros, frère du térébinthe,
Praxitèle fixa sa forme de beauté,

La terre fut muée en poussière de marbre
Et de ce sol auguste a surgi seul un arbre,
L'arbre de l'immortalité.

18 mars 1905.

LES PIERRES PRÉCIEUSES DE L'ANNÉE

L'AGATHE

O Protée inouï, gemme aux métamorphoses
Qui revêt la splendeur de l'écharpe d'Iris
Et la gloire d'Eos et les apothéoses
D'où surgit l'astre-dieu des déserts, Osiris,

Quel profil de César aux traits durs et moroses,
Quels caméens attraits de reines de Cypris,
Unissant la finesse au velouté des roses,
En tes flancs ne fixa la Glyptique jadis!

Heureux qui te possède, Agathe perlucide,
Enchâssée en l'or pur magique est ton pouvoir :
Les Amours par tes feux se laissent émouvoir,

Et la Gloire elle-même, à tant d'amants perfide,
Fait à tous les mortels qui t'ont pour talisman
Du livre de leur vie un merveilleux roman.

(*Orbes et Gemmes.*) Léon Combes.

SOURIRE D'AVRIL

Au Cimetière.

Ce matin, le soleil souriait sur les tombes,
Dans les cyprès touffus les fauvettes trillaient
Et la brise agitait, en des vols de colombes,
Les couronnes de deuil dont les perles brillaient.

Un rossignol, perdu dans le feuillage sombre
Des ifs pyramidaux frissonnants dans l'azur,
Lançait de loin en loin des roulades sans nombre
Qui vibraient dans l'éther radieusement pur.

Des fleurs étoilaient d'or les pierres tumulaires,
Les feuilles des buissons scintillaient au soleil,
Et la mousse, fixée aux grands pins, séculaires,
Plaquait leurs troncs rugueux d'argent et de vermeil

Des groupes lentement parcouraient les allées,
Graves et recueillis dans la gaieté des cieux,
Leurs sanglots étouffés, leurs plaintes refoulées
Se confondaient aux chants des oiselets joyeux,

Et les fleurs palpitaient sous les baisers de Flore,
Des insectes joyeux passaient en un bruit clair,
Tandis que les cyprès sous l'étreinte sonore
Des zéphyrs balançaient gaiement leur front dans l'air.

Ainsi la Vie unique, éternelle, sur terre,
Sourit au deuil d'un jour, aux larmes d'un printemps,
Ainsi l'âme immortelle en chaque être éphemère
Méprise des douleurs qui ne durent qu'un temps !

(*Les souffles de l'Au-delà.*) LÉON COMBES.

CHANTS SACRÉS DE BAKKOS

Car nous ne sommes pas des véhicules du feu, ni même des porte-flambeaux, mais bien des enfants du feu, faits de sa substance. EMERSON.

A PHILIPPE GARNIER

Avance. Ceins tes reins. Bois cette coupe d'eau,
Romps ce glaive. Mange ce pain. Prends ce flambeau.
Et suis-moi. La douleur des hommes t'accompagne.
Mais l'Ouranos béni qui luit sur la montagne
T'ouvre ses bras puissants.

Combien d'âmes déjà lourdes et condamnées
Dans un corps sans vertu s'endorment incarnées.
Le nombre est un écrou, le sang une prison.
Mais le bûcher d'Hercule embrase l'horizon,
Et le feu nous dévore.

La Parole est le Feu, la lyre est la Vertu.
Pourquoi sur le parvis du temple, hésites-tu ?
On meurt toutes les fois qu'à l'amour on résiste.
Et bientôt tarira le fleuve de sang triste,
Homme, d'où tu descends.

A travers les cyprès la lune pâle monte.
Le vent a dispersé les roses d'Amathonte.
Le Destin s'est assis à l'ombre de ton mur.
Et là haut tes enfants ont foulé le blé mûr
De ta future aurore.

JOACHIM GASQUET.

UN SECRET PAR MOIS

Pour obtenir des songes agréables.

J'ai longtemps cherché en vain dans les ouvrages des anciens une recette de ce genre qui ne fût pas dangereuse. La plupart du temps, en effet, on employait le sang, sang de chauve-souris ou de huppé, or le sang attire et nourrit les larves et le résultat serait sûrement un bon cauchemar.

Voici un moyen qui me paraît inoffensif et qui pourrait peut-être donner de bons rêves en agissant sur la force nerveuse et en calmant le cerveau. Il faut, avant de se coucher, mâcher quelques feuilles de mélisse, et se frotter les tempes avec des bourgeons de peuplier ou de la morelle de jardin (on pourra en frotter aussi légèrement le cou et la région du foie). (Cardan.) G. PHANEG.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

L'Au-delà des Grammaires, par PILÉAS LEBESGUE, in-18, **3 fr.50.**

On sera peut-être étonné que je parle d'un livre de grammaire dans l'*Initiation* et — qui plus est — que je le recommande à ses lecteurs. Il est cependant peu de volumes — dans la littérature actuelle — qui soit plus imprégné

d'occultisme que l'*Au-delà des Grammaires*. L'auteur cite Manou, Pythagore, les Druides, Villiers de l'Isle-Adam, saint Jean. Son avant-propos n'est même qu'un long commentaire des paroles de cet évangéliste sur le Verbe.

« Le Verbe, incontestablement, écrit-il, n'est pas autre chose que la matière mystérieuse des vibrations universelles, le principe vivant de toute création humaine ou cosmique, et dont les transmutations sont infinies. »

Plus loin, il dit : « Aux heures de songe et de méditation, notre organisme est disposé à la façon d'un poste de télégraphie sans fil installé, pour recevoir les dépêches venues de l'impondérable et, certes, l'on peut dire que c'est là un des phénomènes les plus troublants qui soient. Ainsi le poète, le philosophe, le musicien, le sculpteur, le peintre sont appelés à donner dans leurs productions une réalité presque tangible aux idées, aux formes impersonnelles qui flottent à leur entour et auxquelles il faut bien accorder d'être des entités du mouvement, du fait même des actions ultérieures exercées par elles sur les foules attentives. Et si les Grecs ont divinisé Apollon, dieu de beauté, de grâce, de gloire et de poésie, c'est que le Verbe n'est fait que de parcelles de lumière, jaillies du soleil souverain et qui trouvent dans l'âme leur indice de réfraction. »

Et encore :

« Cependant le Verbe de lumière aspire à s'incarner dans le sein de la Vierge élue, c'est-à-dire à s'emparer de l'âme attentive et discrète qu'ont séduite les voix profondes. Il émane doucement, irrésistiblement, du mystère en vibrations éthérées, en visions magnifiques, en ondulations infinies et miraculeuses. Le génie seul peut savoir d'avance de quel geste l'accueillir et, d'ailleurs, l'Esprit-Saint ne sollicite vraiment que les âmes aptes à devenir féminines à son contact et dignes d'être fécondées de son souffle. »

Tout l'avant-propos est sur ce ton. Quant à la matière même du livre, quelques titres de chapitre en disent le puissant intérêt : *Les sons, les mots, les idées. La Tyranie des mots. De la genèse psychologique des espèces grammaticales dans le langage. Le sexe des mots. La culture des idées. L'Ame des sous-vivants. Les lois de la parole. Les lois organiques du vers, etc.*

Sans doute tous ces problèmes ne sont pas élucidés à fond et résolus définitivement, mais ils sont énoncés avec netteté. Les solutions proposées sont très ingénieuses et brillamment illustrées d'aperçus originaux.

*
* *

MAURICE BARRÈS. **De Hégel aux Cantines du Nord** et **Quelques Cadences**, 2 vol. édités, le premier par Eugène Volent, le deuxième par Louis Rouart.

De Hégel aux cantines du Nord, a paru, sous forme d'articles, dans le *Journal*, en 1894. En manière de développement et de commentaires, M. Dolent les a fait précéder d'une excellente préface et suivre de quelques extraits de l'ancienne *Cocarde*, ainsi que de précieuses notes.

Le Barrès de 1894 nous paraît plus large d'idées que celui d'à-présent. Son incursion dans la politique et son embrigadement, qu'il craignait tant naguère... pour les autres, dans un parti, embrigadement subi peut-être plutôt qu'accepté, ont rétréci son idéal humain, sa sensibilité sociale, resserré sa sympathie politique en de plus étroites limites. Il est vrai que la matérialisation de l'idée, sa réalisation toujours forcément incomplète, conduit inéluctablement à un tel résultat. Agir, n'est-ce pas comprimer sa pensée, si naturellement expansive comme toutes les forces subtiles de la nature, l'orienter dans une direction préconçue, souvent imposée par les circonstances et les situations ?

La liberté de réalisation de l'idée est très restreinte, voire presque nulle pour le politicien. Celui-ci est obligé, s'il veut faire aboutir son idéal, de s'appuyer sur les forces sociales dominantes. Il devient en partie sinon totalement l'esclave de ces forces, qu'il voudrait diriger. S'il reste isolé, il est impuissant.

Barrès a subi le sort commun. Heureusement pour lui l'homme politique n'a pas tué le penseur ; mais il l'a peut-être amoindri et il en a sûrement troublé la sérénité philosophique.

Dans son opuscule, Barrès constate d'abord que la pensée est plus forte que le penseur. « Le philosophe le

plus conscient a la vue trop courte pour suivre les lointains ébranlements dont il est le point de départ. Et non seulement il ne peut calculer les effets, mais pas même la direction de sa pensée. Quelle courbe décrira-t-elle dans le monde ? Où s'insinuera-t-elle ? Comment se combinera-t-elle ? Si elle se transforme en faits, que va-t-elle saccager ? Peut-être les idoles les plus chères au penseur ? »

Ainsi de Hégel (1), Marx, le théoricien du collectivisme, Bakounine, celui de l'anarchisme et Proudhon, cet apologiste du fédéralisme, sont des fils révoltés et des frères ennemis.

Barrès est proudhonien ; il tient aussi de Jean-Jacques et de Fourier. Il incline à penser que « hors la fédération et le contrat, il n'y a que méconnaissance de la loi de l'évolution et du principe de la contradiction. C'est la fédération qui respecte le mieux les diversités et les divergences de l'univers physique et moral. C'est le contrat qui permet au « moi » de s'organiser des rapports tolérables avec les autres « moi ».

* * *

On a dit que, vu par un artiste, un paysage était un état d'âme. Cela est on ne peut plus vrai de Barrès. Qu'il nous parle de Tolède, de Cordoue, de Séville, de Florence, de Venise, d'Arles ou d'Aigues-Mortes, qu'il nous décrive l'Escurial ou un coucher de soleil, qu'il nous dépeigne les danseuses de Bénarès ou la Lorraine et son ciel, c'est toujours Barrès, à travers ces spectacles si variés et si dissemblables, Barrès, cet idéaliste sensuel, avec son orgueil hautain, ses tristesses et ses espoirs, ses amours et ses haines. Il les imprègne de sa sensibilité nerveuse, presque maladive ; il se donne à eux avec ferveur. Ils le lui rendent bien, puisqu'ils lui révèlent le secret de leur beauté si diverse.

---

(1) Et ainsi de Barrès. Combien des admirateurs de *Sous l'œil des Barbares* ne l'ont point suivi dans la bataille politique et se sont même tournés contre lui.

GOMEZ CARILLO. *Quelques petites Ames d'ici et d'ailleurs*, trad. de l'esp. par CH. BARTHÈS.

Oh ! l'amusant et délicieux petit livre : Je l'ai savouré comme on savoure une pâtisserie légère et parfumée, comme un fruit exquis, doré par les soleils de Murcie. Il mousse, il pétille comme une coupe de champagne. Je ne connais point mon confrère du *Mercure de France*, mais je le soupçonne fort d'être un artiste raffiné, d'une sensualité voluptueuse et légère, se passionnant pour toutes les beautés, tous les rythmes et toutes les harmonies. Il semble détaché et épris, à la fois, de ces petites âmes de femmes, sérieuses et frivoles, perverses et candides, savantes et ingénues, qu'évoquent Tellier, Steinlen ou Bac; midinettes, modistes, cigarières, ouvrières de Paris ou de Londres, fleurs de rue, danseuses d'Orient, Guerrero et Sadda Yacco. C'est tendre, frais, gracieux, d'un dilettantisme souriant; « c'est comme dit Carillo dans sa dédicace, un coffret de soie rose d'où surgissent pour danser, quelques poupées de toutes les couleurs. » Ce sont « des choses très éphémères, des choses de rires et de sourires, des choses légères, ondulantes, quelque peu folles et très ingénues ». Il voudrait, avec combien de raison ! que ce coffret demeurât « un jouet pour hommes graves et nobles esprits, seuls capables de savourer toute l'harmonie qu'il y a dans la rythmique pirouette d'une ballerine italienne et d'admirer la fièvre qui incendie le ventre des danseuses arabes ».

Marcel Lami a écrit pour ce livre d'une si haute fantaisie, une spirituelle préface, très fine et très pénétrante.

*
* *

JEAN AUBRY : *Essai sur Jules Tellier*, préface de Francis de Miomandre.

L'auteur de cet exquis volume : *Les Reliques*, Jules Tellier, mort à vingt-six ans, promettait beaucoup. Il comptait, parmi ses amis, les écrivains les plus notoires : Anatole France, Barrès, Paul Marguerite, Jules Lemaître, Boucher, Vicaire.

L'étude de M. Aubry est un monument de piété sincère et attendrie, élevé à la mémoire de Tellier.

Les célébrités d'aujourd'hui : *Jules Lemaître*, par Sansot-Orland. — *Maurice Maeterlinck*, par van Bever. — *Judith Gauthier*, par Rémy de Gourmont. — *Ferdinand Brunetière*, par L.-R. Richard. 4 broch.

Ces précieuses études sont toutes conçues selon un plan très heureux; ce sont des biographies très complètes illustrées de portraits, d'autographes, de caricatures et suivies d'opinions, choisies avec beaucoup de soin, de documents et d'une bibliographie très détaillée.

De tous ces écrivains, Maeterlinck est celui qui intéresse le plus les occultistes. L'auteur de *Palléas et Mélisande*, du *Trésor des Humbles* a traduit *l'Ornement des noces spirituelles de Ruysbræck l'admirable* et *les Disciples de Saïs et les fragments de Novalis*. Maeterlinck est probablement le plus grand écrivain mystique de notre temps. L'étude de van Bever nous fait pénétrer dans l'intimité de ce grand esprit et nous montre toute l'étendue et toute la variété de son œuvre déjà considérable.

JACQUES BRIEU.

***

L'utile amie, par GUSTAVE HUE, chez ALBERT FONTEMOING, éditeur, 4, rue Le Goff, collection : *Minerva*. Prix : **3** fr. **50**.

Ce livre est d'un consciencieux, d'un intellectuel, fait pour attirer l'attention du public qui sait juger et approfondir les œuvres écrites avec loyauté et qui font la force et le mérite de l'écrivain qui condense, réfléchit, et produit du Beau sans emphase.

La finesse du style, ici, se marie au charme de l'action. Les caractères sont étudiés avec soin et rien ne choque en eux. Tels ils ont été créés par l'auteur, tels ils demeurent jusqu'au dénouement avec leurs qualités, leurs travers, leurs tics, dirai-je même.

Ce roman de M. Gustave Hue console de l'affreuse, de l'écœurante prose moderne. En lui, tout est naturel, clair, précis. Débarrassée de mots empesés, amphigouriques, sa

narration, en un style limpide, pondéré, a un charme tout spécial que le critique, quelque pessimiste qu'il soit, ne saurait méconnaître

L'*Utile Amie*, Liane, étonne peut-être un peu par cette belle passion qui l'attire vers ce but étrange : faire sortir de l'oubli un talent ignoré, lui conquérir une place dans le monde, sans intérêt préconçu, sans amour vénal, par un entraînement spécial, peu compréhensible pour le vulgaire, mais qui n'en n'a pas moins son charme chez une créature toute de surface, malgré les mystères d'une conduite qu'excuse seul son état de fortune. La récompense est un déluge d'avanies de tous, dont elle se console en épousant un parfait honnête homme qui lui conquiert ainsi un rang dans le monde et la réhabilite ouvertement.

Si l'artiste s'ignore, a un réel talént, il n'en est pas moins le simpiternel Don Juan qui croit Liane follement éprise de lui et oublierait facilement les liens sacrés du mariage pour une amourette à laquelle l' « Utile amie » a la sagesse de ne point succomber. Liane le conserve à sa femme, assez nulle, sujette à la colère, à la jalousie, peu ferue de son mari jusqu'au jour où il arrive, succès qu'elle s'attribue, du reste, quoiqu'elle aime Liane comme une amie ; la vie pour elle n'est pas possible sans la richesse qui permet de satisfaire tous ses caprices et de pouvoir en imposer aux moins favorisés de la fortune. Lucie est la femme sotte, sans tact.

Jacques est un modeste, mais une belle nature, aux convictions honnêtes, inébranlables. Dans sa modeste situation, il est heureux, se contentant de l'amour de Gilberte, sa femme, qui lui rend affection, tendresse, dévouement, encouragement. L'un et l'autre sont sympathiques d'un bout à l'autre du volume. Quant à Babin-Latourette, de Roquevère, Morel, ce sont des types à la Balzac, finement croqués et dont les manies revêtent un caractère de réalisme bien nettement tranché. On les retrouve partout dans le romantisme qu'ils égayent par leurs ridicules et leurs travers. Sans eux pas de livre possible ; ils complètent et enguirlandent en quelque sorte toutes les œuvres ; ils ont acquis droit de vie comme les Sganarel, les Trissotin, les Perrin-Dandin, et passeront

forcément à la postérité avec leurs excentricités de caractère ou de langage.

Types ils sont, tels ils resteront !

Des autres personnages qui donnent du relief à l'action, rien à dire, sinon qu'ils sont bien à leur place en ce cadre habilement conçu par M. Gustave Hue.

Ce livre, quoiqu'il n'ait rien d'occulte, est à lire.

Je prie nos lecteurs de me pardonner cette analyse, et, sans flatter M. Gustave Hue, je le remercie sincèrement de produire des romans sortant de l'ordinaire et à la lecture desquels on éprouve un véritable intérêt.

Je recommande donc M. Gustave Hue et son livre l'*Utile Amie* aux lecteurs de l'*Initiation*.

26 mars 1905. TREBLEDA.

*
* *

Pour combattre les varices, l'ulcère variqueux et le varicocèle, par H. DURVILLE ; *librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merci, IVe prix : 1 franc.

Continuant l'analyse de cette collection des « Pour combattre » qui obtient tous les jours un succès de plus en plus étendu, je vais m'arrêter aujourd'hui sur une partie qui par elle-même offre un intérêt particulier pour l'Humanité tout entière : les varices.

Les *varices* sont des dilatations anormales et permanentes des veines, produites par l'accumulation du sang qui ne suit pas librement son cours vers le cœur. L'état variqueux est la *phlébectasie* (de deux mots qui signifient *veine* et *dilatation*) des médecins qui n'ont pas encore perdu tout leur grec.

Les veines affectées offrent l'apparence de nodosités molles, inégales, sans pulsations, bleuâtres ou noirâtres, cédant facilement sous la pression du doigt et reparaissant dès que la compression cesse. Tantôt ces dilatations sont circonscrites sous forme d'ampoules et prennent le nom de *varices ampullaires* ; tantôt elles sont allongées, étendues à une certaine partie du trajet de la veine ; elles sont dites *varices cylindroïdes*, *serpentines* ou *rectilignes*, suivant qu'elles décrivent ou non des sinuosités.

Causes. — Les veines variqueuses sont des veines fati-

guées, surmenées, dont les parois ont perdu leur élasticité. Les causes de cette fatigue anormale sont nombreuses. Comme pour le plus grand nombre des maladies, il y a des causes prédisposantes et des causes déterminantes. Les premières tiennent surtout à l'hérédité, puis au tempérament bilieux, ainsi qu'à la diathèse goutteuse, rhumatismale, arthritique ou herpétique ; les secondes sont avant tout : la station debout trop prolongée, l'emploi des jarretières, ceinture et corset trop serrés, qui compriment les vaisseaux et entravent la circulation. La constipation habituelle y prédispose également dans une très large mesure.

En raison de leurs travaux plus pénibles et de leurs occupations plus actives, les hommes y sont plus exposés que les femmes. Toutefois, chez celles-ci, dans l'état de grossesse, on observe très souvent des varices qui se développent rapidement, mais qui disparaissent presque toujours après la délivrance.

La médecine n'emploie le plus souvent que les palliatifs. La *cure radicale*, à peu près abandonnée aujourd'hui, car elle ne donnait guère que de mauvais résultats, a été souvent employée. Elle consiste presque toujours dans la suppression de la veine dilatée, soit par la ligature, la cautérisation avec la potasse caustique, les injections de perchlorure de fer, l'incision, l'ablation.

Toutes les varices qui n'atteignent qu'un faible développement disparaissent rapidement sous l'action équilibrante du magnétisme qui favorise la circulation, même lorsque le magnétiseur en ignore l'existence. J'en ai la preuve la plus évidente par ce fait que beaucoup de malades qui en étaient affectés, étant venus me trouver pour la guérison d'une autre maladie, m'ont fait, souvent au bout de 6 à 8 jours, une déclaration analogue à celle-ci : « Mais, M. Durville, je suis très étonné ; je n'éprouve pas encore beaucoup de mieux, mais j'avais des varices et elles ont entièrement disparu. »

En tenant compte des cas spéciaux, plus graves, que j'ai traités spécialement avec le plus grand succès, là où les moyens ordinaires de la médecine n'avaient produit que des améliorations passagères, j'en conclus que le magnétisme constitue un moyen curatif plus certain et beaucoup plus puissant que tous les moyens ordinaires de la méde-

cine classique. D'autre part, il ne présente pas le moindre inconvénient.

Par le massage, on obtient aussi des guérisons et des améliorations assez rapides. Les maîtres de cet art, tout en faisant certaines réserves sur le mode d'application sont assez affirmatifs sur ce point. Voici ce qu'en dit le docteur Hugon :

Monsieur Durville,

... Je tiens à vous faire savoir, en vous remerciant, qu'en suivant ponctuellement les conseils que vous m'avez donnés dans l'application de l'aimant, j'ai été parfaitement guéri. La varice, signalée par un médecin contre laquelle il s'est d'ailleurs déclaré incompétent, a disparu au bout de quelques semaines.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de mes sentiments respectueux.

JARRY.

Les cures de M. H. Durville ne se comptent plus ; néanmoins il m'a paru utile de citer celle-ci dans cette courte analyse d'une brochure des plus utiles à tout le monde. Je recommande sérieusement la note suivante :

AUX LECTEURS DE L'INITIATION

Sauf de très rares exceptions, **toute personne dont la santé physique et morale est équilibrée, peut guérir ou soulager son semblable.** A défaut du père, de la mère, d'un parent, même d'un ami, on peut choisir une robuste paysanne, un solide gaillard qui soit honnête, compatissant et animé du désir de faire le bien. On le prie de s'asseoir devant le malade ou de se placer près de lui, de prendre ses mains dans ses mains en laissant tomber le regard sur l'estomac ; puis, sans penser à autre chose qu'au soulagement, placer ses mains sur le siège du mal, les y laisser un certain temps et les déplacer ensuite lentement de haut en bas.

Par ce simple contact, une sorte d'équilibre vital tend à se faire de l'un à l'autre, *car la santé se communique comme la maladie* ; le malade, même inguérissable, est presque toujours soulagé au bout d'une demi-heure ; et

parfois LA MALADIE LA PLUS REBELLE DISPARAIT COMME PAR ENCHANTEMENT.

Malgré cela, pour magnétiser avec le plus de chances de succès, ceux qui n'ont aucune connaissance du MAGNÉTISME, feront bien de lire les ouvrages suivants de cette collection : d'abord, *Pour devenir magnétiseur*, **Théorie et Procédés du Magnétisme** ; puis, *Pour combattre les Maladies par le* **Magnétisme**, *Notions générales pour ceux qui ont des malades à guérir* ; et enfin, *Pour faire le* **Diagnostic des Maladies** *par l'examen des Centres nerveux*.

Prenant goût à cette pratique, pour compléter leur instruction, le *Traité expérimental de Magnétisme*, 4 volumes reliés toile, illustrés de Portraits, Vignettes et nombreuses Figures, par *H. Durville*, leur deviendra nécessaire.

Les ouvrages suivants leurs seront également d'une très grande utilité : *Pour combattre les Maladies par l'***Application de l'Aimant** ; *Pour combattre les Maladies par les* **Simples** ; *Etude sur les propriétés médicinales de* 150 *Plantes, avec des Notions thérapeutiques.*

L'application du *Magnétisme humain* et celle des *Aimants* au traitement des diverses maladies décrites dans la *Collection des « Pour combattre »*, s'applique aux **droitiers**. Pour les **gauchers**, les mêmes applications doivent être faites à l'opposé, car leur polarité est inverse de celle des autres.

4 mars 1905. TRAIB-YDRAH.

* * *

Vivia Perpetua, par J. de TALLENAY, ALPHONSE LEMERRE, éditeur, 21-23, passage Choiseul. Prix : **3** francs **50**.

L'action de ce nouveau roman se passe à Carthage, au troisième siècle de notre ère, Septime Sévère étant empereur. C'est le récit du martyre de la patricienne Perpetua et de son esclave Félicité. Le drame historique se déroule dans l'éclat merveilleux du décor carthaginois. Les épisodes en sont traversés par d'émouvantes figures, entre autres par celle du grand Tertullien, l'arbitre de l'Eglise naissante d'Afrique, opposant sa rude inflexibilité à l'élégante et radieuse jeunesse de la sainte héroïne.

J'annonçais ainsi ce livre dans le numéro de l'*Initiation* de février ; j'y reviens et avec la foi d'un enthousiaste. L'auteur de *Souvenir du Vénézuéla* ; l'*Invisible* ; *En République* ; *Treize douleurs* ; Au *Sanatorium* ; *Le réveil de l'âme* ; de tant d'œuvres, d'études consciencieuses, mérite en notre revue une mention toute spéciale.

L'éloge de M. J. de Tallenay, un des plus distingués collaborateurs de l'*Initiation*, n'est plus à faire ; tous les dilettantes le connaissent ! J'éprouve, néanmoins, un sensible plaisir à faire ici l'analyse de *Vivia Perpetua*, drame historique où la vérité domine, augmentant d'autant le charme de la lecture. Quel style pur ! quelles phrases harmonieuses ; que de beauté, de grandeur de sentiments d'élévation de pensées partout. L'auteur qui peut arriver à captiver à ce point l'attention du lecteur ressemble plus à un mortel inspiré qu'à un écrivain contemporain. Le mystique se marie dans l'action avec le profane, mais combien le premier relève l'autre. Tout est puissant, calculé, en ces pages débordantes de vérité. La compassion en sa pureté se mêle à l'horreur inspirée par les bourreaux fanatiques ; et le geste de Pompone, à la fin du volume, est terrible et sublime tout à la fois.

Mais procédons par ordre et faisons goûter à nos lecteurs quelques minutes inoubliables préparatoires du livre lui-même.

Voici venir la procession des Carthaginois vaincus se rendant au temple de Gadès, par delà les colonnes d'Hercule, pour offrir un sacrifice expiatoire à leur dieu Melkarth.

« Ils étaient deux cents environ, des hommes trapus, ayant conservé, à travers les luttes et la persécution, les signes puissants de leur race, le front étroit, le nez recourbé en bec d'aigle, l'œil rapace dans une face ronde et bronzée Un sentiment religieux, sauvage, intense, marquait leur attitude ; visible même pour les Romains, la mémoire révérée des anciens assistait les vivants dans leurs pieuses pratiques. *Des Carthaginois, encore !* conscients de porter toute la gloire de ce nom, émus par la palpitation en eux du souvenir des siècles, jouissant de sentir toujours aussi lourd aux fils des vainqueurs le souvenir des luttes splendides d'autrefois, ils s'acheminaient, sombres, lents ; superbes d'orgueil et de mépris concentrés, au milieu des

mouvantes files hostiles. Baal-Sillek, vêtu de la simarre traînante, à grandes manches, des pontifes de Melkarth, aux cheveux tressés en nattes multiples, la tiare de corail, le riche Baal-Sillek, fils de Harzal, petit-fils de Jabbemas, celui-là même qui offrait à ses frères ce pèlerinage annuel aux colonnes d'Hercule, conduisait la procession. Il tenait, dressée très haut par-dessus toutes les têtes, l'historique bannière d'Hanni-Baal, l'enseigne sacrée — échappée par l'intervention manifeste d'Eschmoûn à la ruine de son temple — que le héros lui-même avait léguée à ses descendants, après avoir fait graver, en caractères de pourpre, sur le parchemin vierge, un court récit de ses victoires magnifiques. »

Tableau saisissant en son ensemble, d'un décor imposant et majestueux décrit avec une précision qui frappe et émeut tout à la fois si l'on songe à la grandeur passée de ce peuple redoutable.

Mais voici Rustique qui nous montre d'un geste le déroulement éclatant de la ville de Carthage.

« Quatorze âges d'hommes ont passé sur ces terres depuis que le feu vengeur de notre Scipion les libéra du joug odieux qui les avait déshonorées, et, vois, n'apparaissent-elles pas, ainsi soumises à notre domination, plus magnifiques qu'elles ne furent jamais ? Les idoles puniques ont péri ; le Nazarum maudit a subi le dernier supplice. Mais *nos* temples sont debout, *nos* dieux règnent ! Rends-leur témoignage, Pompone, et que triomphent Carthage et le nom romain. »

O Corneille, peut-on évoquer de tels tableaux sans penser à tes vers immortels des trois Horaces et des trois Curiaces ? L'accent est le même, et la prose acquiert par fois autant de poésie que tes vers, sous la plume de l'illustre écrivain.

Perpetua sacrifiera-t-elle selon l'ordre de Hilarianus ? Non.

Scène sublime que ma plume ne saurait décrire ; scène émotionnante au possible, idéale et splendide d'un bout à l'autre.

O Chateaubriand !

Ce chapitre est à lui seul tout un poème, et quel poète

pourrait jamais rendre les expressions pathétiques de M. J. de Tallenay ?

Vivia Perpetua parle :

« La Mort ! C'est une illusion. Je sens, quoique marquée dès cette heure pour les jeux de l'arène, que mon existence se prolongera par delà la mort, indéfiniment. Je sens que tout destin est éternel. Béni ou maudit, le vouloir de chacun sera réalisé. O Martianus, c'est l'humble artisan dont tu parlais, c'est Jésus le Nazaréen qui le premier a écarté le voile tendu par les humains devant la vérité.

« Il nous a révélé l'amour, ô Martianus. Et par cet amour dont nul n'avait découvert aux autres, avant lui, la particulière vertu d'illuminer l'insondable, nous saisissons non seulement la possibilité de la durée, mais nous arrivons à ne plus admettre une fin. »

Elle se tut et ses yeux se fermèrent. Elle semblait écouter, tout au fond de son être, une voix qui lui suggérait ses paroles. Une émanation de force se levait de ce jeune corps. Chacun de ses mouvements, le moindre de ses gestes, une flexion du cou, un pli formé ou défait aux draperies par l'ondulation souple de la hanche, dégageait dans son harmonie une sécurité, tyrannique en son absolu, qui remuait chez ces hommes, rompus à toutes les perspectives de la pensée, de secrets, d'inconnus accords, en même temps que des besoins nouveaux et indistincts.

Vivia Perpetua semble déjà ne plus appartenir à la terre, et en ses extases elle voit déjà son sort et elle a hâte de le subir. Elle a fait le sacrifice de tout pour obéir, comme plus tard Jeanne d'Arc, aux voix qui l'appellent.

Et, affection filiale, amour maternel, exhortations, prières, menaces, rien ne la détournera de sa voie. L'écrivain a dû vaincre des difficultés sans nombre pour rendre de telles scènes, sans répétitions, sans amphigourisme, en un style tantôt simple, parfois pompeux, souvent idéal.

Le lecteur est empoigné d'un bout à l'autre, et ne peut se défendre de vivre l'époque, s'incarnant en tel ou tel personnage, s'unissant au langage de l'acteur, ressentant une amertume profonde, une admiration sincère, des mouvements de révolte ou de passion suivant le passage du drame qu'il rencontre.

Lucius Victorius cherche à conquérir Vivia en lui expo-

santla passion qu'elle lui inspire ; il feint de la croire malade ou folle : « Il est impossible que ta jeunesse et ta divine beauté soient à jamais perdues dans une pensée funèbre. La vie circule impétueusement dans tes veines ! Si ton front estfait pour le diadème impérial, si ton intelligence stimule les énergies les meilleures en éveillant les forces les plus cachées, tes lèvres admirables attendent, appellent le baiser, tes bras de sirène l'enlacement d'un bel amant. »

« Parle, parle-moi encore, ô souveraine unique du monde ! De ta voix les sentences dures résonnent comme une musique exquise ; de tes traits, le fier dessin sévère m'enchante plus que les sourires en fleurs des autres femmes. L'inspiration ne peut me venir que de toi. Tu as cueilli mon âme ; elle se perd dans le foyer de son âme immense. De ce foyer, si tu le veux, Perpetua, jailliront des poèmes inégalés à Carthage... Par toi, je transmettrai à la postérité l'image charmante de tout toi-même ; à ton côté, je connaîtrai les grands essors, je deviendrai l'émule d'Apulée !.....

«..... Aie pitié! ne m'abandonne point ! Que chanterai-je si je te perds ? Que pourrai-je dire aux hommes, sinon les tempêtes et les supplices des lieux infernaux, le triomphe des furies sombres du désespoir ? »

. . . .

Elle avait dans la voix toute la douceur des ondes chantantes, sur les blés mûrs, aux soirs d'été.

Quelle comparaison harmonieuse et poétique ! O Musset !

Et tout le livre est ainsi. Au fur et à mesure, il devient plus poignant.

Vivia Perpetua meurtsans cri, sans révolte, sans plainte, mystiquement unie à Celui pour lequel elle accepte tout. Et Pompone, qui l'a aimée, en secret, le barbare, l'athlète Pompone qui, sur sa prière, vient de lui donner le coup final, clame, tout à coup, passionnément : « A moi ton dernier regard ! La Parque ennemie arma mon bras contre toi ; mon poignard atteignit ton âme à travers tes beaux seins, ô rose que j'ai coupée, mais tu m'avais dit : « Frappe ! » et tu me souriais..... Et c'est vers moi que s'exhala ton souffle, à moi que vint ton regard, ton dernier regard, à moi, à moi ! »

« Ta beauté t'a-t-elle suivie dans l'Erèbe ? songeait-il, tout gonflé de volupté. Ta peau si douce, tes prunelles rivales des étoiles, cette chevelure qui reposait mollement dans un cercle d'or et entourait tes tempes comme d'une couronne, cette bouche dont les baisers devaient consumer l'amour, et tes épaules, ton ventre, tes jambes si fermes ?... Ah ! que n'ai-je cédé à mes transports ! que n'ai-je obéi à ma démence ! Dans cette enceinte où je te vis sans voiles, je t'eusse couverte de baisers victorieux, étreinte, violée devant les vingt mille spectateurs, et je serais mort de joie sur ton corps prodigieux ! »

Les quelques citations que j'ai voulu faire d'après cet admirable roman historique suffiront pour faire comprendre aux lecteurs la note générale de l'ouvrage. Tout est beau, mérite d'être connu ; le meilleur avis que je puisse donner à nos lecteurs est donc de se le procurer et de le lire.

Je suis certain qu'ils rendront justice à l'écrivain qui peut produire d'aussi belles pages. Pour ma part, c'est avec la conviction sincère qu'on ne saurait qu'applaudir un tel talent que je leur présente *Vivia Perpetua* de M. J. de Tallenay en notre chère Revue, *l'Initiation*.

6 avril 1905. TREBLEDA.

*
* *

La *Bibliothèque idéaliste lyonnaise* (B. I. L.) a transféré son siège, 35, rue Vieille-Monnaie, en prenant un local plus vaste et en augmentant ses importantes collections. Elle sera dorénavant ouverte au public tous les jours.

Fondée en 1902, la Bibliothèque idéaliste lyonnaise est, comme nos lecteurs le savent, d'un éclectisme absolu et possède dans ses collections des ouvrages représentant les doctrines ou les écoles les plus diverses: psychisme, magnétisme, spiritisme, sciences hermétiques, théosophie, hindouisme, kabbale, gnosticisme mystique, études d'ésotérisme et de religions comparées. Elle délivre des abonnements à la lecture pour la ville de Lyon et pour la région lyonnaise.

Pour tous les renseignements, écrire à M. A. Jas, gérant de la Société idéaliste lyonnaise, 35, rue Vieille-Monnaie, Lyon. Catalogue sur demande.

***

Vient de paraître à la *Librairie française*, 4, place Saint-Michel. **Nantes la Brume**, par Ludovic Garnier de la Cruz. Prix : **3 fr. 50.**

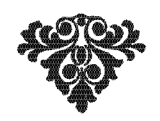
Que nous recommandons à nos abonnés et lecteurs comme une œuvre de réelle valeur littéraire.

Trebleda.

NÉCROLOGIE

Louis FILLIOL

Le mois dernier est mort, après une longue et douloureuse maladie, Louis Filliol, ancien secrétaire de l'*Initiation*. Nous adressons à sa veuve, qui s'est particulièrement dévouée en ces pénibles et cruelles circonstances, l'expression de nos sentiments de profonde condoléance.



Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

Paris. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.